Titre : **8e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **http://gallica.bnf.fr/** **Droits : domaine public** **Transcription intégrale**
Référence : **Impr. de Berger-Levrault (Nancy)** **1934**	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2016**

Ancestramil

HONNEUR ET PATRIE

DU

8e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED

PENDANT

LA GUERRE 1914-1918

Ancestramil

Le passé du 8e bataillon de chasseurs à pied. - Les chasseurs d'Orléans. - Sidi-Brahim. ? 1870.
Le 8e B. C. P., ainsi que les autres corps de même arme, fut créé par ordonnance royale du 28 septembre 1840. Par une ordonnance du même jour, l'organisation de ces bataillons fut confiée à S. A. R. Mgr le duc **D'ORLÉANS,** lieutenant-général du royaume de France : d'où le nom de « chasseurs d'Orléans » qui servit, pendant un certain temps, à désigner les bataillons de chasseurs à pied.
Commandé par le chef de bataillon **UHRICH**, le 8e assista, le 12 mai 1841, au camp de Romainville (Seine), à la revue du Roi et à la remise du drapeau confié à la garde des chasseurs à pied.
Le 10 juin 1841, le bataillon, avec son état-major, s'embarqua à Toulon, à destination de l'Afrique. Débarqué le 14 à Mostaganem, il prit part, le 21 mars 1842, au combat de Sickack, sous les ordres du général **BEDEAU**. Il était bataillon d'avant-garde à la bataille d'Isly, gagnée par le maréchal **BUGEAUD** le 14 août 1844.

Le 23 septembre 1845, sous les ordres du lieutenant-colonel **MONTAGNAC**, le 8e bataillon du commandant **FROMENT COSTE**, grossi des hussards de **COURBY DE COGNORD,** réalisait ces prodigieux exploits qui ont immortalisé le nom de Sidi-Brahim. Le commandant, 8 officiers et 252 sous-officiers et chasseurs avaient été tués. Le capitaine **de GÉRAUD**, le lieutenant **CHAPDELAINE**, le Dr **ROSAGUTTI** avec cinq escouades de chasseurs, retranchés dans le marabout de Sidi-Brahim, résistèrent, pendant trois jours, aux assauts répétés d'un ennemi plus de dix fois supérieur en nombre. C'est là que le caporal **LAVAYSSIÈRE**, après avoir risqué sa vie pour planter un drapeau au sommet du marabout, écrivait, au bas d'une sommation apportée par un parlementaire, ces simples mots : « M. pour **ABD-EL-KADER** ! Les chasseurs d'Orléans se font tuer, mais ne se rendent jamais ! » C'est là encore que le capitaine **DUTERTRE**, prisonnier et envoyé par **ABD-EL-KADER,** crie aux défenseurs du marabout : « Chasseurs, si vous ne vous rendez pas, on va me couper la tête. Faites-vous tuer jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre ! »
Le 26 septembre, mourant de faim, les chasseurs tentèrent d'atteindre la redoute de Djemma, mais assaillis par des milliers d'Arabes, ils furent tués avant d'y arriver. Quinze d'entre eux seulement purent y parvenir, deux moururent aussitôt d'épuisement. Parmi les survivants se trouvait le fameux clairon ROLAND, mort il y a quelques années, chargé d'honneurs et entouré de l'estime universelle. C'est à Sidi-Brahim que s'est fondée la tradition glorieuse du 8e et de tous les chasseurs, qui est de MOURIR EN COMBATTANT SANS SE RENDRE JAMAIS. Les chasseurs du 8e , héritiers d'une telle tradition, sauront s'en souvenir. Ils le prouveront cent fois au cours de la grande guerre, durant laquelle ils cueilleront de nombreux lauriers pour le bataillon si aimé.
Reformé par l'arrivée de 400 volontaires, pris dans les bataillons de chasseurs d'Orléans en garnison en France, le 8e était à l'assaut et à la prise de Zaatcha le 26 novembre 1849. Il prenait part, sous les ordres du colonel **CANROBERT**, à l'attaque de Naarhale 5 janvier 1850. Cette dernière victoire marque la fin de son séjour en Algérie ; le 6 mai suivant, le 8e était de retour en France.
Le 14 août 1853, il reçut l'ordre de se rendre à Dieppe, pour y faire le service d'honneur pendant le séjour de l'empereur et de l'impératrice des Français dans cette ville.
En 1856, il fit partie de l'expédition en Kabylie.
En 1859, le 8e prit part à la bataille de Magenta (Italie).
Le 6 juin et le 8 juillet 1867, aux grandes revues de Longchamp et des Champs-Elysées, le 8e bataillon se fit remarquer par sa tenue impeccable, son attitude fière, son allure crâne qui, au défilé, provoquèrent les applaudissements spontanés de toutes les tribunes de 1870, aux souvenirs amers, vit les chasseurs du 8e se battre héroïquement, partout où leur courage fut mis à contribution. Si leur énergique résistance ne suffit pas à conserver intact le territoire de la patrie, du moins leur valeur légendaire contribuat-elle à défendre et à nous transmettre sans tache l'honneur à la France.
Le 21 juillet 1870, le bataillon reçut l'ordre de se rendre à Strasbourg. Arrivé dans cette ville le 25 juillet, il en partit le 3 août, sous les ordres du chef de bataillon **POYER**. Faisant partie du corps d'armée commandé par le maréchal **DE MAC-MAHON**, il prit part, le 6 août, à la bataille de Froeschwiller. Pendant cette journée, il eut à soutenir des chocs très violents, à en juger par les pertes énormes qu'il subit.
Réorganisé à Châlons, le 8e était de nouveau en ligne le 1er septembre 1870, pour la bataille de Sedan. Il fut mêlé à des actions sérieuses et perdit, ce jour-là, une partie de son effectif. Le reste, avec toute l'armée de Sedan, fut fait prisonnier et interné en Allemagne.
Après la guerre de 1870, le 8e bataillon fut reconstitué. Le 2 octobre 1878, après son arrivée à Amiens, qui devait être sa ville de garnison jusqu'en 1913, il célébra la fête commémorative du combat de Sidi-Brahim (23 septembre 1845), d'après un programme arrêté par les commandants des trente bataillons de chasseurs à pied réunis au camp de Châlons. Cette fête se renouvela

chaque année. Ce jour-là un service funèbre pour les héros tombés à Sidi-Brahim était célébré dans la chapelle de la citadelle.
En 1899, le 8e bataillon comptait parmi ses officiers le capitaine-major **PÉTAIN**, aujourd'hui généralissime, dont le nom restera glorieusement attaché à la mémorable défense de Verdun.
Quelques années auparavant figurait dans les cadres du 8e le lieutenant **GOURAUD**, qui devait, lui aussi, s'illustrer pendant la grande guerre.
Une décision ministérielle du 5 mai 1913 désignait le 8e bataillon de chasseurs à pied pour aller tenir garnison à Étain, près de Verdun. Le 8e quitta Amiens le 30 septembre, et arriva dans sa nouvelle garnison le 5 octobre.
C'est à Etain que la déclaration de guerre trouvera le 8e , c'est de là, et dès la première heure des hostilités, que le célèbre bataillon partira à la conquête de nouvelles gloires.

———————

II

La grande guerre. - Premiers engagements. - Arrancy

(23 août 1914).

Lorsque, aux derniers jours de juillet 1914, chacun vit que les efforts des diplomaties, les plus habiles resteraient vains devant la mauvaise foi allemande, lorsque la guerre parut inévitable, le Se bataillon, qui, accomplissait une période d'exercices au camp de Châlons, regagna sa garnison frontière. Après une simple halte dans ses casernements, le 8e bataillon occupait, dès le 31 juillet, son secteur de couverture. Commandé par un chef de haute valeur morale, le commandant **CLAVEL**, fortement encadré par des officiers dont l'énergie, la bravoure, un allant superbe ont su leur attacher le coeur de tous les chasseurs, le 8e va, dès le début, se révéler comme une troupe d'élite, sur qui le commandement pourra compter en toutes circonstances, à qui pourront être confiées les tâches les plus difficiles, celles qui exigeront le plus de courage, le plus d'abnégation, le plus d'héroïsme.

C'est dans la Meuse, dans la région de Mouaville, qu'eurent lieu les premières rencontres de nos chasseurs avec les hordes germaniques. Jusqu'au 18 août, l'on n'eut à signaler que quelques escarmouches, quelques légers combats de patrouilles durant lesquels les pertes du se furent insignifiantes.

Ce fut le 20, au combat de Beuveilles, et surtout le 21, en attaquant le bois de Tappes, que le 8e reçut son véritable baptême de feu. Baptême sanglant et cruel durant lequel les Allemands donnaient un violent coup de boutoir sur Mangiennes, découvrant et menaçant la gauche du 8e.

Le 22 août, le bataillon subissait les premiers effets du bombardement ennemi, tandis qu'il allait prendre position dans Arrancy, qu'il avait mission de défendre à tout prix. Le soir même, aux officiers du 8e rassemblés, le général **ROQUES** avait dit : « Il est absolument indispensable de tenir Arrancy. Au cas où le village serait incendié, la défense devrait en être assurée de l'extérieur. La surveillance la plus active et la résistance la plus violente doivent être observées pour obtenir le résultat demandé. Si, pour une raison que le général ne comprendrait pas, une fraction du bataillon avait évacué Arrancy, on le réattaquerait à la baïonnette, à la pointe du jour. Arrancy, ajoute le général, va être votre Sidi-Brahim ! Que chacun fasse le sacrifice de sa vie, Arrancy peut devenir son tombeau. Allez, je compte sur vous ! » Le général ne pouvait mieux placer sa confiance. Les chasseurs du 8e vont lui donner pleine satisfaction. La position est de toute importance, un grand mouvement de repli est en voie d'exécution. Si Arrancy, noeud de routes stratégiques, tombe, c'est une ou deux divisions françaises qui risquent d'être bousculées par l'ennemi. Les chasseurs le savent; comme le chef le leur a demandé, ils ont tous

fait le sacrifice de leur vie. Ils tiendront tête coûte que coûte, pendant plus de douze heures, à des forces dix fois supérieures en nombre. Le bombardement commence le 24 à 6h30. Les crêtes et les bois voisins sont noirs d'Allemands. A 9 heures, l'attaque d'infanterie se déclenche. Les chasseurs, embusqués aux lisières du village, derrière les haies de jardins, perchés dans les greniers, abattent chacun leur homme. Noirs de poudre, les mains en sang, ils tirent quand même, ils luttent, sans fléchir un seul instant; et Arrancy tient toujours. C'est seulement à 1 heure de l'après-midi que les Allemands sortent en foule et parviennent à entrer dans le village. Trop tard ! Les troupes qui se repliaient ont pu exécuter leur mouvement en toute sûreté. Les chasseurs, fidèles à leurs promesses, ont accompli leur mission. Sur ordre, ils se replient à leur tour. Au passage, le général félicite le 8e et lui promet une citation à l'ordre de l'armée qu'il ne peut lui accorder, étant glorieusement tombé quelques instants après. Le 29 août, à 9 heures, le bataillon est embarqué à Verdun, en chemin de fer. Il descend dans l'Aisne, traverse Reims, Bétheny, Germaine. Il subit dès lors le sort de la grande armée, effectuant le repli stratégique qui précède la Marne. Repli durant lequel le long cortège de la population civile, fuyant devant l'envahisseur, offre le plus navrant spectacle. Femmes, enfants, vieillards sont entassés sur des voitures trop petites ou traînent après eux les quelques hardes et les quelques meubles qu'ils ont pu soustraire à la traditionnelle rapine de l'ennemi. Cette vue donne aux chasseurs des sursauts de rage. Ils se replient, la mort dans l'âme, les yeux remplis de larmes, exténués de fatigue. Ils marchent la tête basse, sans échanger un mot. Parfois, ils se retournent vers l'ennemi. Ils voient « les tuniques grises se faufiler en masses profondes entre les vignes, comme une invasion de mulots ». S'ils pouvaient s'arrêter, les attendre et leur barrer la route ! S'ils pouvaient se battre ! L'heure du combat va-t-elle enfin sonner ! Les chasseurs l'attendent impatiemment !

III

La bataille de la Marne (6-11 septembre 1914).

Dans la journée du 4 septembre, un bruit réconfortant commence à circuler dans les rangs. Il se propage avec une rapidité merveilleuse et apporte à chaque chasseur un rayon d'espérance.

« C'est, dit-on, le dernier jour de repli, on se prépare pour une grande bataille, qui paraît être des plus importantes. » La proclamation mémorable de JOFFRE vient aussitôt confirmer la rumeur rassurante et unir les volontés en un effort gigantesque qui va décider du sort de la patrie.

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Qui était mieux préparé que le 8e pour comprendre cet énergique langage. Tous les chasseurs poussent un soupir de soulagement. Le généralissime vient d'enlever le poids qui accablait leurs âmes. Ils respirent enfin. Le choc décisif va se produire. Le miracle de la Marne va s'accomplir.

Le 5 septembre au soir, le demi-tour est ordonné, et la grande partie commence le 6. Le 8e B. C. P. a pour mission de tenir le passage de Broussy et de Saint-Gond. Les armées de **VON BULOW** et de **VON HAUSEN** attaquent avec une violence extrême. La pression s'exerce de plus en plus, à La Villeneuve et à Soizy, sur la 42e division d'infanterie ; vers la droite, sur le 11e corps, qui a peine à tenir devant la Garde prussienne. Le 8e bataillon, qui fait partie de la

célèbre division de Verdun, cette « magnifique 42e [1] » qui devait jouer un rôle si important durant ces journées décisives (1), ne fut pas engagé ce jour-là. Placé en réserve immédiate des premières lignes, il supporta, sans broncher, la préparation d'artillerie allemande. Le 6 au soir, il n'a pas eu encore à intervenir. Ce n'est que le 7, pour parer aux infiltrations de VON BULOW sur la 42e , qu'il se porte en soutien du 151e et du 162e , d'abord vers La Villeneuve, ensuite vers Soizy-aux-Bois, point sur lequel l'effort ennemi se fait de plus en plus sentir. En soutien des éléments indigènes de la division **HUMBERT**, le 8e prend indirectement part à. l'affaire du château de Mondement. Le général HUMBERT a dit : « Les Allemands sont embouteillés, Mondement forme bouchon. A tout prix il faut « qu'il tienne. » Mondement tient en effet, grâce à l'énergie farouche des régiments coloniaux et marocains soutenus par les chasseurs du 8e . A 7 heures du soir, on apporte un télégramme de JOFFRE : « Aile droite allemande culbutée ; tenez quarante-huit heures et la bataille sera gagnée. » Les héroïques défenseurs de Mondement ne demandaient pas une autre récompense, on peut compter sur- eux. Le 8 septembre ce sont trente-cinq bataillons d'élite de l'infanterie allemande qui attaquent dans ce coin du champ de bataille. La situation reste grave. Sans la résistance surhumaine du 77e d'infanterie, notre centre menaçait d'être enfoncé. L'attaque est déclenchée à nouveau, dans la direction de Saint-Gond. Nous ne progressons pas, mais chacun se rend compte que l'hésitation gagne l'adversaire. Les nouvelles excellentes qui arrivent coup sur coup exercent déjà de notre côté la plus heureuse influence. Durant cette journée du 8 septembre, qui vit se lever sur notre pays l'aurore la plus éclatante de victoire des temps nouveaux, le Se bataillon soutenait, avec une incomparable ardeur, un violent combat dans le bois de Botrait. Nous empruntons a un ordre du bataillon, en date du 30 septembre 1914, le récit suivant, qui donne, entre mille autres, un exemple frappant de la ténacité et de l'endurance des chasseurs au cours de cette affaire. «Après le dur combat du 8 septembre, livré par le 8e bataillon aux Allemands dans le bois de Botrait, près de Saint-Prix, deux caporaux et six chasseurs, ayant perdu le contact du bataillon, se sont trouvés isolés dans le bois de Botrait et entourés de tous côtés par l'ennemi. Sans désespérer un instant, ont tenté à plusieurs reprises de percer le cercle ennemi qui les entourait. N'ayant pas réussi, se sont groupés dans un fourré et ont supporté, pendant trente-six heures, la faim et la soif, bien décidés à, ne pas se rendre aux Allemands. Cette énergie leur a permis à tous d'être recueillis par un régiment français, qui avait réussi à conquérir le bois. » Malgré des fatigues et des privations stoïquement endurées, malgré des pertes très sensibles subies dans la journée du 8 septembre, le 8e était encore prêt à donner, le 9. Toute la division a été retirée de la ligne de feu, et, par un magnifique mouvement de roquade, ordonné par le général **FOCH**, elle se transportait sur Pleurs. Elle devait partir de là pour donner le coup de grâce à la Garde prussienne et dégager le 11e corps, refoulé par une attaque monstre des Saxons et des Prussiens. Le contact est pris, le 9 au soir. A cette heure, on a la certitude que l'ennemi hésite et fléchit. Un blessé, trouvé par des chasseurs, râlant dans un fossé depuis deux jours, leur raconte qu'il a vu les Allemands achever, à coups de crosse, un capitaine et un sergent-major blessés, et se battre sur leurs cadavres encore chauds pour se partager leurs dépouilles. Ce même jour, on trouve sur le champ de bataille, parmi de nombreuses munitions allemandes, des balles explosives qui donnent une preuve nouvelle de la barbarie germanique. Sur un tué allemand on recueille une lettre datée du 13 août, dans laquelle ce soldat boche dit : «Nous serons à Paris dans cinq jours ! » « Cinq jours, *Pariss* ! cinq jours, *Pariss* ! » Toutes les paisibles populations des bords de la Marne ont entendu ce cri de la morgue teutonne que les événements de la mi-septembre 1914 devaient victorieusement étouffer.

[1]Le rôle brillant de la 42e division, à la bataille de la Marne et, plus tard, sur l'Yser, a été souligné par M. Charles LE GOFFIC, dans ses deux ouvrages : *Les Marais de Saint-Gond* et *Dixmude*, librairie Plon-Nourrit.

Le 10 septembre, les bonnes nouvelles continuent à affluer : sur toute la ligne, les Allemands reculent. Il faut pousser ferme, on traverse le champ de bataille de Saint-Gond, couvert de cadavres boches gonflés et bleuis. Les superbes géants de la Garde prussienne sont là, étendus, immobiles, sur le terrain qu'ils n'ont pu conserver. A côté d'eux gisent, muettes, les pièces d'artillerie lourde que l'ennemi n'a pas eu le temps de sauver. Le désastre s'affirme de toutes parts. Le 11 septembre, le 8e s'empare d'une ambulance allemande, qui abrite mille deux cents blessés. Notre artillerie leur a causé des plaies horribles ; presque tous sont mutilés. Le 12, le bataillon passe la Marne sur des radeaux. Le 13, il traverse le camp de Châlons, poursuit l'ennemi, le serre de près jusqu'à ce que les Allemands viennent se tenir derrière leur fils de fer et inaugurer cette guerre de tranchées dont ils espèrent retirer les avantages que la marche en avant, rapide, foudroyante, des premiers jours d'août n'a pas pu leur procurer.

En fin septembre, le bataillon, qui avait pris position dans le secteur d'Auberive-sur-Suippes, eut à donner de nouveaux efforts en attaquant plusieurs fois devant les hauteurs de Moronvillers et en essuyant plusieurs attaques allemandes, dont une de nuit extrêmement violente. L'ennemi, en effet, essaya, à diverses reprises, de reprendre, dans des attaques partielles, le terrain perdu. Malgré une fatigue générale, bien compréhensible après la dure existence qu'il mène depuis un mois, le Se continue à se comporter de la façon la plus brillante, comme en témoigne une lettre de félicitation du général, commandant la 42e division : « Le général commandant la 42e est heureux de faire connaître aux troupes de la division la brillante conduite du 8e B. C. P. pendant l'attaque de nuit du 20 au 21 septembre. Grâce à, sa vigueur et à son entrain, après trois jours passés sous la pluie, au bivouac et sous un bombardement incessant, cette attaque, exécutée par des forces supérieures et soutenue par l'artillerie, a pu être repoussée, l'ennemi laissant entre nos mains des prisonniers non blessés. »

D'Auberive, le 8e se porte aux environs de Reims. Il garde ces positions, du 28 septembre au 21 octobre, et trouve l'occasion de se distinguer encore, tout particulièrement dans les attaques près du fort de la Pompelle, sur les fermes d'Alger et de la Jouissance, qu'il reprit avec un brio remarquable.

« Tout dépend du résultat de la journée de demain », avait dit à ses hommes, la veille du 8 septembre, le général allemand **TULFF VON TSCHEPPE**. Ce résultat est maintenant connu. La rencontre formidable qui s'est produite entre les deux armées, sur toute la ligne de Paris à Verdun, se termine pour nous, selon le mot de JOFFRE, par une « victoire incontestée ». Cette victoire est le fruit du génie de tous nos généraux, le triomphe des puissances supérieures qui gouvernent les destinées de la France, c'est aussi l'oeuvre de nos admirables chasseurs. Ceux du 8e bataillon peuvent être fiers de la part qu'ils ont prise dans ce duel à mort, où la perfide et trop belliqueuse Allemagne reçut le coup fatal dont elle ne doit plus se relever.

IV

La Belgique. - L'Yser *(21 octobre-31 décembre 1914).*

Les Boches n'ont pas eu Paris, premier objet de leurs convoitises, ils ont pillé, sur leur chemin, tous les pays qu'ils ont traversés, ils ont semé, sur leurs pas, toutes sortes d'ignominies, mais la capitale de la France, plus heureuse qu'en 1870, a échappé a leur insolente visite. Les barbares estiment toutefois que leur minutieuse et colossale préparation de quarante années n'a pas encore donné tous les résultats et ils entonnent un nouveau refrain : « Huit jours, Calais ! Huit jours, Calais! » hurlent-ils en fonçant sur l'héroïque armée belge, qui leur barre la route, depuis près de trois mois. Les Allemands n'auront pas plus Calais qu'ils n'ont eu Paris. Les troupes

françaises viennent se placer à côté des soldats de Belgique et leur prêter main-forte. Il convenait que le 8e vînt avec la « magnifique » 42e division payer à la nation libératrice une partie de la dette de la France. Après quarante-huit heures de chemin de fer, le bataillon franchit la frontière française le 22 octobre, à 8h 30. Sous les ordres du capitaine **SEGONNE**, qui a remplacé le commandant **CLAVEL**, blessé en Champagne, le 8e est d'abord engagé à Nieuport. Il quitte cette ville le 24, pour être mis en ligne du côté de Pervyse, où les Allemands ont réussi à traverser l'Yser sur trois points. L'attaque de la fameuse boucle de l'Yser a lieu aussitôt. Malgré des difficultés atmosphériques qui semblent insurmontables, malgré les mitrailleuses ennemies qui ne cessent de cracher, les chasseurs du 8e progressent et, le 25 au soir, ils arrivent devant Kloosterhock en feu. Durant cinq heures, sous un terrible feu d'infanterie, le 8e attaque le village et, finalement, l'enlève dans une magnifique charge à la baïonnette qui constitue l'une de ses plus belles manoeuvres durant cette guerre. Vint ensuite l'énergique défense du passage à niveau de Pervyse, de concert avec les Belges. Trois grosses attaques boches sont repoussées. Le 30, le combat dure toute la nuit, et se poursuit avec acharnement durant la matinée du lendemain. Les chasseurs ont enfin le dessus et ils peuvent, un instant, admirer leur propre ouvrage. Des monceaux de cadavres allemands jonchent la route. Les objets de toute sorte que l'on retire des sacs boches sont pour tous la preuve irréfutable du pillage « organisé » de la malheureuse et noble Belgique. Les chasseurs irrités â, cette vue voudraient, sur-le-champ, punir tous ceux qui ont commis ces vols; ils ne le peuvent. Cependant, dans la journée du 1er novembre, une occasion allait s'offrir à eux d'exercer une prompte justice sur l'un de ces ignobles agresseurs. Le fait vaut la peine d'être narré. En avant de nos lignes, un blessé gravement atteint appelait au secours. Ne consultant que son courage et que son zèle, un brancardier du 8e s'avance en rampant et arrivé auprès de son camarade se dispose à le panser quand, soudain, un coup de feu parti d'une maison voisine l'étend raide mort. Il n'en fallut pas davantage pour pousser en avant un groupe de chasseurs témoins de ce crime. Ils cernent la maison, s'emparent du Boche auteur d'une telle lâcheté et le fusillent sans autre forme de procès.

Le 2 novembre, le 8e bataillon rentre à Dixmude et s'y rencontre avec d'autres héros, qui vont s'illustrer sur ce petit coin belge. Fusiliers marins et chasseurs du 8e bataillon s'élancent avec une fureur égale à, l'assaut du fameux château de Dixmude, formidablement défendu par d'innombrables mitrailleuses. La lutte se poursuit avec acharnement durant les journées du 4 et du 5 novembre. Très éprouvé, le bataillon se replie et va prendre position ailleurs pour de nouveaux combats. Nous ne redirons pas ici, en détail, quelle fut la part glorieuse du 8e bataillon dans cette terrible campagne de Belgique de l'hiver 1914. Qu'il nous suffise d'ajouter aux noms déjà cités, ceux de Ramscappelle, de Bixchoote, de Vousten, où le commandant **CLAVEL**, rentré quelques jours avant au bataillon, tomba mortellement atteint par une balle en faisant une reconnaissance.

Mentionnons également l'ordre du jour, en date du 6 novembre 1914, par lequel S. M. le roi des Belges, voulant reconnaître et récompenser la bravoure dont les troupes de la 42e division avaient fait preuve dans la défense de la ligne de l'Yser, avec les troupes belges et particulièrement dans la reprise de Ramscappelle, décernait la croix de grand-officier de l'Ordre royal de Léopold au général **GROSSETTI**, commandant la division, la croix d'officier au capitaine **SEGONNE**, commandant provisoirement le 8e bataillon de chasseurs à pied, celle de chevaliers du même ordre à six officiers du bataillon et l'insigne de l'ordre à cinq sous-officiers.

Jusqu'à la fin de décembre, le bataillon, sous les ordres du capitaine **TREMBLAY**, prend encore part à des attaques dans les secteurs de Zillebecke et d'Ypres, où se sont battus les Anglais quelques jours avant… La lutte est serrée, opiniâtre ; des deux côtés on se dispute quelques mètres de terrain. Le combat est dur sur ce sol mouvant, ou dans ces bois enchevêtrés où le bataillon est obligé d'attaquer malgré des réseaux de fil de fer ennemis. Hetsas et

Steenstraete sont des noms qui sonnent comme un glas à l'oreille des rares survivants du 8e de cette époque. Mais le front se stabilise peu à peu dans la région de Zillebecke et à Vanbrandennaleu, où le duel d'artillerie continue d'être intense et où le bataillon encaisse le plus fort du marmitage.

La nuit du 25 passée face à face, les chants des Boches alternant avec la fusillade des chasseurs, le bataillon est relevé à la pointe du jour.

Le 30 décembre, le 8e se rassemble à Poperinghe et le lendemain il défile devant le général **HUMBERT**. Celui-ci adresse au nouveau chef de bataillon, le commandant **DEVINCET**, ses félicitations pour l'effort immense que tous, officiers et chasseurs, ont donné, malgré les intempéries et les privations de toutes sortes, pendant ces deux mois qu'a duré pour le 8e la campagne de Belgique.

V

Retour en France. - L'Argonne *(janvier-juillet 1915).*

Bagatelle *(30 juin-1er, 2, 3 juillet).*

Le 1er janvier 1915, à la joie unanime, le 8e B. C. P. rentrait en France. Il va, enfin, pour la première fois depuis le début des hostilités, goûter un instant de repos. Repos bien gagné, chèrement acheté, et que les chasseurs mettront à profit pour réparer leurs forces, généreusement dépensées, pour se préparer aux luttes prochaines, pour s'entraîner à de nouveaux exploits.

L'Argonne sera le théâtre où les chasseurs donneront une preuve nouvelle de leur légendaire bravoure. Si les conditions du combat seront changées, l'héroïsme, au 8e , restera toujours le même.

Fontaine-Madame, Blanc-l'Oeil, le Four-de-Paris, La Houillette, Bagatelle, ces noms poétiques qui avaient jusqu'ici servi à désigner les sites enchanteurs de la grande forêt indiquent désormais les lieux des plus tragiques rendez-vous.

Les chasseurs y viennent tenir tête à un ennemi que la défaite a rendu plus irascible, plus cruel, plus enragé que jamais. La guerre de mine fait rage et procure aux plus vaillants des heures et des journées de douloureuse incertitude. Les tranchées sont très rapprochées, on se bat à la grenade de boyau en boyau. La baïonnette est trop longue pour se défendre dans la tranchée. On emploie les pétards à main, les poignards, on saisit les haches et les serpes. L'ennemi dispose de moyens très puissants et amène, en ce point, ses troupes les meilleures. Avec un moral des plus élevés et un infatigable entrain, les chasseurs du 8e offrent, durant plusieurs mois, et en particulier du 9 mai au 30 juin, au cours d'attaques incessantes et répétées, le spectacle du courage, de la bravoure, de l'héroïsme les plus purs ; jusqu'au jour où, dans un merveilleux corps à corps, ils donnent toute leur mesure en brisant net l'effort suprême de l'adversaire. Laissons à une plume plus autorisée que la nôtre le soin d'insérer dans l'histoire cette page sublime, où les héros de Sidi-Brahim n'auront pas de peine à se reconnaître dans l'âme de leurs jeunes frères d'armes.

Les attaques menées par l'armée du Kronprinz contre nos troupes de l'Argonne, à la fin de juin 1915, furent accompagnées d'un bombardement d'une violence et d'une intensité sans

précédent. Les braves qui se trouvaient là, vétérans de tant de batailles, n'avaient jamais subi pareille avalanche d'acier. Il s'agissait de procurer, coûte que coûte, un succès à l'héritier du trône impérial et les Allemands se livraient à une effroyable débauche de munitions. Nos troupes soutinrent le choc malgré tout, et si, en certains endroits, elles furent obligées d'évacuer les premières lignes, elles se ressaisirent sur la seconde. Dans l'histoire de cette résistance héroïque, une mention spéciale revient au 8e B. C. P. (commandant DEVINCET). Ce bataillon - celui de Sidi-Brahim- se couvrit une fois encore de gloire, ajoutant un nouvel et brillant exploit à la longue série des exploits anciens.

« Quand, au matin du 28 juin, le 8e bataillon releva le 16e , il avait pour mission de tenir le saillant de Bagatelle. C'était un point des plus délicats, des plus exposés, et sur lequel les Allemands, à même de l'attaquer des deux côtés à la fois, allaient diriger d'énormes efforts.

« Le 28 juin au soir, après un bombardement effarant, toutes les tranchées de première ligne et la majeure partie des tranchées de deuxième ligne sont absolument bouleversées, comblées par les explosions de bombes et de gros minen, ainsi que par les entonnoirs de mines que l'ennemi a fait jouer sur notre front.

« Toute la nuit, les chasseurs s'acharnent à la besogne et, le lendemain, à l'aube, la première ligne est, tant bien que mal, remise en état. Mais dès 4 heures les gros projectiles des minenwerfer recommencent à tomber. Ce bombardement dure sans aucune interruption jusqu'à la nuit ; sur le front d'une seule compagnie on compte plus de trois cents projectiles de gros calibre. Un grand nombre de chasseurs et de gradés sont tués, blessés ou ensevelis. Le soir, les tranchées de première, deuxième et troisième lignes ne sont plus qu'un affreux chaos de trous, de gabions éparpillés. La nuit suivante est encore employée au rétablissement d'une vague tranchée de première ligne pour tireurs à genou. Ce travail nocturne peut s'exécuter sans que l'ennemi cherche à l'entraver. C'est la preuve certaine qu'il est en train de se préparer pour l'attaque du lendemain.

« A l'aube du 30 juin, dès 4 heures précises, tout le secteur de Bagatelle, depuis la première ligne jusque très loin en arrière, se trouve brusquement soumis à un nouveau bombardement encore plus violent que les précédents. Les obus de 210, les 150 s'abattent sur les abords de la quatrième ligne et du poste de commandement. Toutes les tranchées sont démolies ; les gros arbres de la route de Bagatelle sont fauchés et les boyaux de communication interceptés. Pendant ce bombardement intensif, les minen de tous calibres pleuvent sur le secteur qui est, en outre, arrosé par des 105 fusants. Toutes les communications téléphoniques sont coupées.

« Ce bombardement dure de 4 heures à 8h30 avec trois interruptions très nettes de trois minutes.

« A 8h 30, un silence de quelques secondes, puis, tout d'un coup, déclenchement général de la fusillade et des grenades à main.

« C'est l'instant de l'attaque. Nos chasseurs attendent avec une impatience grandissante l'assaut des Allemands, tout leur paraissant préférable au bombardement affreux qu'ils viennent de subir quatre heures durant.

« Le front du bataillon, où les hommes sont déjà clairsemés, est littéralement submergé sous les colonnes des assaillants. Ceux-ci sont tellement convaincus que leur bombardement a tout détruit et qu'il ne reste plus rien dans les lignes ennemies, qu'ils s'avancent presque partout en formations compactes, beaucoup d'entre eux agitant des fanions blancs pour inviter les rares Français survivants à se rendre sans résistance.

« Mais ils trouvent un accueil, fort différent de celui auquel ils s'attendaient. Les compagnies de chasseurs ont beau être décimées, elles s'obstinent, elles se cramponnent, et se défendent avec rage. La 6e compagnie à gauche, absolument encerclée, se bat à coups de baïonnette. De

ses trois officiers et de ses cent quatre vingts chasseurs, le bataillon ne retrouve le lendemain que seize hommes, sans un seul gradé.

« Au centre, la 1re perd son commandant, le lieutenant **DEGOVE** : affreusement atteint au bas-ventre et à la cuisse gauche, cet héroïque officier exhorte son ordonnance, qui cherche à l'emmener, à l'abandonner sur place pour faire le coup de feu. Il expire en disant aux siens :

« C'est pour la France ! »

« A droite, la 2e compagnie est entourée. Mais elle lutte jusqu'au bout. Le capitaine **PESSEL** qui la commande est blessé et emmené par les Allemands ; une série de contre-attaques, énergiquement conduites par le sous-lieutenant **POIRÉ**, permet de délivrer une quarantaine de chasseurs faits prisonniers par l'ennemi.

« Vers 10 heures, ce qui subsiste du bataillon se groupe au poste du commandement, autour de son chef, le commandant **DEVINCET**. Il y a là cent vingt chasseurs environ. Cette poignée de braves, animés par un chef héroïque, tient en respect l'ennemi sur la crête qui domine le poste. Elle dispose heureusement de deux mitrailleuses que le commandant avait pris l'excellente précaution de dissimuler dans un profond abri pendant toute la durée du bombardement. Démasquées au bon moment, ces mitrailleuses prennent au dépourvu les assaillants et les fauchent par rangs serrés. A tout instant, des chasseurs, par groupes de deux ou trois, soit qu'ils échappent des mains des Allemands, soit qu'ils débusquent d'un trou, d'un boyau où quelque éboulement les avait enterrés, viennent se joindre à ces vaillants défenseurs.

« Cette admirable résistance dure une journée et demie, jusqu'au lendemain 1er juillet, 20 heures. Cette poignée d'hommes est presque entièrement cernée : à droite, à gauche, notre front a fléchi. Mais ils se cramponnent malgré tout au saillant qu'ils avaient mission de défendre. Ils retiennent ainsi, ils fixent l'avance allemande et donnent à leurs camarades le temps de consolider nos secondes lignes. Quand les attaques ennemies se font par, trop pressantes, quand la position risque d'être emportée, on voit un des chasseurs, de lui-même, et sans que nul lui en ait donné l'ordre jaillir subitement de son boyau et s'installer quelques pas en avant, à genoux, une ample provision de cartouches et de pétards à sa portée, afin de mieux abattre les assaillants.

« Les traits d'héroïsme sont innombrables et il faudrait, pour leur rendre justice, pouvoir citer tous ceux qui étaient là.

« Les chasseurs tiennent ainsi jusqu'au lendemain à la nuit tombée. Alors seulement ils évacuent leurs positions sur l'ordre formel du général commandant la division, qui juge inutile de prolonger plus longtemps leur sacrifice.

« Au plus fort de l'action, le commandant **DEVINCET** interrogeait un prisonnier wurtembergeois qu'on venait de lui conduire ; celui ci, trouvé porteur de trois revolvers et d'un rasoir, suait la peur et pleurait à chaudes larmes, tandis qu'on fouillait ses poches. Voici qu'à ce moment un petit chasseur, atteint d'une affreuse blessure au ventre, est apporté mourant dans le poste de commandement transformé en refuge de blessés. Il aperçoit le Boche en larmes. Et pris d'un sursaut de dégoût : « Tu pleures, salaud ! « Je ne pleure pas, moi, et je suis pourtant « foutu ! »

« Telle fut l'héroïque défense du bataillon de Sidi-Brahim qui, durant ces terribles journées du 30 juin et du 1er juillet, trouva encore le moyen de se surpasser[1]. »

Le 11 juillet, le 8e était passé en revue par M. **MILLERAND**, ministre de la Guerre, qui remettait au commandant **DEVINCET** la croix de la Légion d'honneur. Peu après, une

[1] Extrait du volume Les Diables bleus, pour un officier de chasseurs, pages 161-167.

splendide citation à l'ordre de l'armée, d'une concision lapidaire, consacrait l'héroïsme des chasseurs de Bagatelle.

Il faut en peser attentivement tous les termes pour en saisir toute la portée : « HUITIÈME BATAILLON DE CHASSEURS A PIED, BATAILLON D'ÉLITE, ENTOURÉ, PRESQUE ENCERCLÉ, A MONTRÉ QUE SES OFFICIERS ET SES CHASSEURS ÉTAIENT DIGNES DU NUMÉRO QU'ILS PORTENT ET POUVAIENT ÊTRE MIS EN PARALLÈLE AVEC CEUX DU 8e DE SIDI-BRAHIM. » Cette formule épuise le vocabulaire, elle rend inutile tout autre éloge, elle constitue la plus belle épitaphe de ceux qui sont tombés, elle devient une lumière directrice pour tous les chasseurs de l'avenir.

VI

La grande offensive de Champagne *(25 septembre-15 octobre 1915).*

Après leurs furieux assauts de l'Argonne, les Boches auraient pu croire que, s'ils n'avaient pu venir à bout de la résistance acharnée de nos troupes, ils avaient du moins affaibli pour longtemps notre valeur offensive. Il convenait de les détromper et de montrer au pays ce dont était capable notre héroïque armée, après une année de combats incessants. Deux mois suffisent pour les préparatifs, août et septembre 1915. Durant ces deux mois, le 8e traverse des périodes successives de repos et de travail, ses effectifs en officiers et en chasseurs sont complétés, l'entraînement est activement poussé par des exercices multipliés, le moral est porté à un degré éminent grâce aux témoignages de confiance que les chasseurs reçoivent de la part de tous leurs chefs. Aussi, lorsque au soir du 24 septembre, le 8e quitte le camp de Mourmelon-le-Grand pour aller prendre, dans le secteur d'Auberive, les positions d'où il doit partir à l'assaut, les chants de joie s'échappent de toutes les poitrines. Pas une hésitation, les chasseurs vont à la fête et en témoignent un enthousiasme bruyant que nul ne songe à réprimer. Au loin, l'horizon est en feu : peut-être notre artillerie a-t-elle fait sauter un dépôt de munitions, peut-être les Boches songent-ils à se retirer et, avant de fuir, ils incendient les villages qu'ils vont abandonner. La vue des flammes, qui c'élèvent à une hauteur prodigieuse, excite la verve des chasseurs. Ils hâtent le pas. En passant devant les pièces d'artillerie, ils caressent amicalement ces bonnes grosses machines et ils recommandent aux artilleurs de faire du bon « boulot ».

Si cet admirable entrain ne devait pas recevoir sa récompense entière, si l'effort des chasseurs ne devait pas atteindre le but que chacun espérait, l'un et l'autre ne furent pas inutiles et l'on serait mal venu de les regretter. Ils contribuèrent puissamment à prouver aux Boches que les énergies françaises étaient loin de s'avouer vaincues; ils semèrent dans la nation cet optimisme indispensable pour mener à bonne fin l'oeuvre entreprise. Mais laissons parler les faits. Ils sont suffisamment éloquents par eux-mêmes.

Le 25 septembre, dès 3 heures du matin, notre artillerie commence à tonner de toutes parts, avec une intensité inconnue jusqu'à ce jour. Les pièces de tout calibre tirent en même temps avec une extraordinaire rapidité. Les chasseurs voient passer au-dessus de leurs tranchées de départ les bombes à ailettes auxquelles ils confient toutes sortes de compliments pour « Messieurs les Boches ». Ces derniers ne répondent pas. On ne perçoit pas le moindre sifflement d'une de leurs balles, leur artillerie reste muette. Enhardis, nos chasseurs veulent voir ce qui se passe devant eux. Malgré la défense qui en a été faite, ils élèvent tous leur tête au-dessus du parapet et jouissent avidement du spectacle qui s'offre à leurs regards. Aucune description ne pourrait donner une idée exacte de la réalité. Comme pour toutes les grandes actions de cette guerre, ceux-là seuls peuvent comprendre qui ont vu. Au-dessus des lignes boches s'élève un épais et

long nuage blanc et noir. Les tranchées ennemies sont comblées, les mottes de terre volent de toutes parts, parfois un gros obus éclate en plein dans les lignes et soulève une colonne de fumée et de terre de 4 à 6 mètres de hauteur. Il y a bien un point noir qui commence à inquiéter quelques chefs : depuis l'aurore, la plaine est couverte d'une brume qui risque de gêner les opérations. Si la pluie vient à tomber, l'avance en ce terrain marneux sera très difficile, si le brouillard persiste l'aviation ne pourra pas apporter son aide, le tir de l'artillerie est exposé à être mal réglé.

Les montres marquent 9 heures. Encore un quart d'heure, et les chasseurs bondiront en avant. 9h 15 ! tout le bataillon est sur le parapet et s'élance, la baïonnette en avant. Les chasseurs marchent à une allure accélérée, le jarret tendu, la tête haute, le regard brillant, comme au défilé. Ils arrivent aux fils de fer barbelés : tous les réseaux n'ont pu être détruits par notre feu, il faut chercher des brèches, on en trouve, les chasseurs s'y engagent et progressent en colonnes par un. Les sections se reforment et sautent d'un élan superbe dans la première ligne boche. Elles ne s'y arrêtent pas, et, avec une crânerie qui ne regarde pas au danger, franchissent la deuxième ligne. Moins de vingt minutes après le départ de leurs tranchées, elles atteignaient la troisième ligne ennemie.

Ce bond prodigieux ne s'est pas, hélas ! réalisé sans pertes. Les mitrailleuses boches n'ont pas cessé un instant de cracher la mort sur les assaillants. Les vagues d'assaut sont décimées. Pour comble de malheur les corps voisins, à droite et à gauche, n'ont pas pu avancer aussi rapidement, l'artillerie ne reçoit plus de communications et son tir devient moins précis. La situation des chasseurs est critique. Si l'ennemi parvient à se ressaisir, ils risquent d'être pris entre deux feux. C'est ce qui arrive. Une contre-attaque allemande se dessine ; les Boches voudraient reprendre les tranchées qu'ils viennent de perdre si rapidement. Les chasseurs les attendent de pied ferme. Ils ne sont plus qu'une poignée, mais ils sont décidés à défendre jusqu'à la mort le terrain qu'ils viennent d'occuper. Ils le défendent victorieusement et le conservent malgré de furieuses contre-attaques ennemies, dont la dernière fut celle du 15 octobre 1915.

C'est dans cette attaque du 25 septembre que deux chasseurs blessés gravement mirent huit jours pour rentrer dans nos lignes. Laissés pour morts sur le champ de bataille, ils luttent contre la douleur et font taire leurs souffrances durant plus d'une semaine. La nuit ils rampent en se soutenant réciproquement. Le jour ils se dissimulent dans des trous d'obus. En cours de route, ils se ravitaillent en puisant dans les sacs des tués, ils boivent de l'alcool de menthe pur, l'un d'eux avale même son urine. Arrivés enfin au poste de secours, ils refusent tout aliment : « Nous sommes trop faibles, disent-ils, ça nous tuerait. »

Le 8e redescend à Mourmelon-le Grand. Il reçoit des renforts, est reformé, tous les vides sont comblés. Le 21 octobre, le commandant **DEVINCET** adresse des adieux touchants aux officiers et aux chasseurs qu'il a eu l'honneur de commander pendant dix mois. Il cède le commandement du 8e au commandant **LEMOINE**. Le bataillon occupe ce secteur de Champagne pendant trois mois encore, avec des périodes régulières de repos et de tranchées. Au repos, au camp de Mourmelon, les chasseurs poursuivent méthodiquement leur instruction et perfectionnent leur entraînement. En ligne, ils organisent les positions et exécutent des travaux de défense. Ils sont aux tranchées le 25 décembre et ils profitent d'un calme relatif pour célébrer la fête de Noël. A minuit, dans un ancien abri, près du poste du commandant, un prêtre célèbre la messe. Autour d'un autel improvisé, décoré aux couleurs nationales et éclairé de deux simples bougies, une soixantaine de chasseurs se pressent avec un recueillement touchant. Revêtus de leurs peaux de mouton, le casque sous le bras, les jambes enfoncées dans les bottes de tranchée, ils évoquent l'image des bergers de Bethléem. Leur pensée s'échappe un instant vers le clocher lointain et ils se retirent réconfortés. Ils vont alors dans leur gourbi, partager fraternellement le réveillon que leur a servi l'ordinaire.

Le 8e conserve ces positions jusqu'à la fin de l'année 1915. Les Boches d'en face, qui se souviennent de l'attaque du 25 septembre et ne pardonnent pas leur audace à nos diables bleus, ne peuvent contenir leur rage. Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, la dernière nuit de tranchées, à plusieurs reprises, les chasseurs qui veillaient aux créneaux entendirent très distinctement, venant des tranchées ennemies : « Chasseurs du 8e ! Chasseurs du 8e ! Vous êtes tous des « vaches ! » Il n'est pas donné à tous les bataillons d'obtenir un tel éloge de la part de l'ennemi. Exciter la colère de l'adversaire au point de s'attirer ses outrages constitue une véritable gloire. Cette gloire ne pouvait manquer au 8e .

VII. - VERDUN

Douaumont *(10-31 mars 1916). - Le Mort Homme (8, 9, 10 avril).*

Cumières-Chattancourt *(13-29 mai).*

« L'année 1916, disait dernièrement le général **DE CASTELNAU**, a, été, dans son ensemble, favorable aux Alliés. Le moment le plus sérieux avait lieu au cours des opérations de Verdun. Les Allemands n'ont pas cessé de répéter que, de la prise de notre forteresse, dépendait tout le prestige militaire de l'Allemagne. Or, malgré les pertes vraiment effroyables qu'ils ont subies, malgré l'effort inouï qu'ils ont déployé, ils n'ont pas réussi à entamer notre glorieuse citadelle. Donc, d'après eux-mêmes, leur prestige militaire se trouve fortement atteint, et cela à d'autant plus forte raison, qu'il y a lieu de considérer la bataille de Verdun comme définitivement liquidée. »

Cet admirable résultat a été obtenu grâce à l'héroïsme soutenu des nombreux corps de troupe qui sont venus tour à tour monter une garde sublime aux portes de l'imprenable place forte. Le 8e bataillon de chasseurs revendique pour sa part l'honneur d'avoir pris position, à trois reprises, dans ce redoutable secteur et d'avoir donné à Douaumont, au Mort-Homme et à Cumières, de nouvelles preuves de sa traditionnelle ténacité.

Le bataillon était au repos, dans les environs de Châlons-sur-Marne, lorsque les premiers coups de canin retentirent avec une insistance étrange du côté de Verdun, tels les mugissements du tonnerre dans un ciel qui passe subitement de la sérénité à l'orage. Aussitôt, les chasseurs tendent l'oreille du côté de la cité héroïque et, à mesure que les nouvelles officielles viennent confirmer l'attaque boche sur Verdun, tous comprennent que le repos sera de courte durée. Il leur semble déjà entendre, portée par le vent, la grande lamentation de la ville menacée, qui les appelle à son secours. Le bataillon se met en route, il s'achemine lentement, par étapes, dans la direction de Verdun, où il arrive le 10 mars 1916, à 11 heures du soir. Il quitte la ville, dans la nuit du 11 au 12, pour aller relever les camarades qui ont déjà donné leur effort.

Jamais relève plus pénible : ceux qui se trouvaient là en conserveront longtemps le souvenir. La marche tantôt lente, tantôt précipitée double la fatigue ; le sol est détrempé, parfois la jambe enfonce dans une boue gluante, collante, et l'on a toutes les peines du monde à la retirer; l'obscurité de la nuit très dense est brusquement chassée par les éclairs de multiples fusées qui jaillissent de toutes parts, on se couche, pour ne pas se faire repérer, on se relève, on fait quelques pas en avant, sous les rafales d'obus qui déchirent l'air et se répandent en une pluie de fer. Notre artillerie réplique énergiquement aux pièces ennemies. Les batteries de 75 scandent, sans arrêt, leurs brèves et impérieuses syllabes. La colonne avance lentement sous cet ouragan d'enfer. Elle aborde la côte de Froideterre et arrive à l'ouvrage de Thiaumont. Là, les agents de liaison reçoivent les compagnies qui se séparent et vont par petites fractions occuper leurs

positions. Les chasseurs s'engagent dans le chemin creux, ils traversent un immense bourbier où ils enfoncent jusqu'à la ceinture. Ils aperçoivent un pan de mur : c'est tout ce qui reste de la ferme de Thiaumont ; ils avancent encore de quelques pas, ils gravissent une pente rocailleuse; un dernier effort, les voici arrivés en ligne. Et quelles lignes ! Une petite tranchée qu'il faut approfondir sans retard ; pas un abri, pas un trou pour se reposer un instant ; la consigne est de ne pas bouger, de ne pas se montrer, durant le jour, et d'utiliser l'obscurité de la nuit pour exécuter les travaux d'aménagement. Tant que dure la clarté du jour, tout le monde se terre ; dès que viennent les ténèbres du soir, tout le monde travaille ; les uns creusent les tranchées, d'autres fortifient les positions, les brancardiers courent à la relève des blessés, les corvées de ravitaillement s'ébranlent en une longue procession. La nuit est tellement noire, le sol tellement bouleversé que tout mouvement devient on ne peut plus difficile, pénible, dangereux. L'on côtoie, à chaque pas, les immenses trous creusés par les 305 et les 420, un faux pas suffit pour vous précipiter au fond de ces citernes géantes à moitié remplies d'eau. »

Pendant vingt jours, le 8e tient ce secteur fameux ; pendant vingt mortelles journées les chasseurs subissent sans broncher le plus terrible bombardement de la guerre. La relève arrive dans la nuit du 30 au 31 mars. Avant de rentrer dans la ville, les chasseurs saluent en passant devant le cimetière militaire de Verdun, une rangée de tombes. C'est là que dorment de leur dernier sommeil tous ceux du 8e , officiers et chasseurs, qui sont tombés durant ces derniers jours ; de leur nombre est le capitaine adjudant-major **DE VANSSAY.**

Le bataillon est transporté en camion automobile aux environs de Bar-le-Duc : il reçoit quelques renforts et, après une courte semaine de repos, il est prêt à monter de nouveau en ligne. C'est pendant cette brève période, durant laquelle il reprend haleine, que le bataillon reçoit, le 2 avril, un nouveau commandant, le chef de bataillon **SAVORNIN**, qui remplace le commandant **LEMOINE**, réaffecté à l'état-major. Le vendredi 7 avril, le 8e quitte son cantonnement de Brillon, à 8 heures du matin ; le lendemain soir, il est devant Chattancourt, sur la rive gauche de la Meuse, et, durant les journées du dimanche 9 et du lundi 10 avril, il brise l'effort désespéré que tente l'ennemi pour s'emparer de la position si importante du Mort-Homme. Le *Bulletin des Armées* a fait connaître à tous les combattants de France l'admirable conduite des chasseurs du 8e . Tous les journaux ont reproduit cette citation à l'ordre de la nation. Nous nous en voudrions de ne pas la transcrire ici.

« Sur le fond d'une bataille se détachent des épisodes de légende.Au cours de la terrible lutte qui se livra sur les pentes du Mort-Homme, les 9 et 10 avril 1916, deux bataillons de chasseurs (les 8e et 16e) et deux bataillons du 151e d'infanterie eurent à subir les plus rudes assauts et, se cramponnant au sol, infligèrent à l'ennemi des pertes considérables.

« Les deux bataillons étaient commandés par un jeune officier, le commandant **SAVORNIN**, venu de l'état-major quatre jours auparavant, et qui avait pris son commandement sous le feu avec une énergie et une intelligence exceptionnelles. Il fut tué presque dès le début de l'action, comme il menait en personne, à la contre-attaque, deux compagnies de renfort.

« Après un bombardement intense, l'attaque allemande s'était déclenchée à midi. Pendant quatre heures, ce fut un combat d'un acharnement inouï. Suivant la première vague des grenadiers, les colonnes ennemies s'étaient précipitées, la baïonnette haute, contre nos tranchées, où nos chasseurs les attendaient et les reçurent à coups de mitrailleuses et de fusil, puis la lutte s'acheva en corps à corps, en véritable mêlée. L'ennemi battit en retraite, mais il revint à diverses reprises jusqu'au soir. La nuit, des patrouilles tentèrent encore d'avancer, on essaya des rectifications de front. Le lendemain, nouveaux assauts jusqu'à ce que la ligne flottante se fixât enfin. La grande attaque allemande avait échoué.

« A l'histoire du 8e B. C. P., on reconnaît l'importance de l'esprit de corps. Une âme unique habite un régiment, un bataillon et persiste à vivre même lorsque les différentes unités qui le

composent se sont renouvelées entièrement. Cette âme subsiste et se retrouve d'une guerre à l'autre. Le 8e B. C. P. a dans son passé une page glorieuse : c'est le fameux bataillon de Sidi-Brahim. Le 23 septembre 1845, réduit à 450 hommes et commandé par le commandant **FROMENT COSTE**, entraîné par trahison dans un guet-apens et entouré de 5.000 Arabes, il refusait de se rendre et préférait mourir tout entier. Mourir, son âme lui a survécu et c'est elle qui vit en lui pendant la grande guerre. Le 30 juin 1915, dans l'Argonne, il est cité à l'ordre du jour et son fanion est décoré de la croix de guerre. Sa citation évoque un épisode semblable à celui de 1845. Pour la troisième fois, voici qu'il recommence presque le même exploit.

« Le 9 avril, il était commandé par un officier de cavalerie qui avait demandé à passer dans l'infanterie, le capitaine **DE SURIAN.** L'attaque allemande est si violente et si nombreuse qu'elle déborde le bataillon sur les ailes et parvient à s'infiltrer dans les tranchées. Le capitaine **DE SURIAN** ne veut rien céder du terrain qu'il occupe. Il fortifie ses ailes et trouve moyen de faire face à des forces supérieures. Le rapport qu'il rédige, le soir, et qu'il envoie par un agent de liaison, mentionne avec modestie l'effort accompli et les difficultés de la tâche :

« On a fait son possible pour tenir, écrit-il. Le moral des hommes « qui sentent toute la gravité de la situation reste bon. Ils sont « résolus à tenir jusqu'à la mort. »

« Qu'on songe aux conditions dans lesquelles ce rapport est rédigé, si l'on en veut épuiser tout le sens. L'ennemi attaque, les obus pleuvent en arrière faisant barrage, et les grenades en avant.

C'est un ouragan de feu et l'on est menacé d'être déborde. Tranquillement, le chef écrit d'une belle écriture ferme, presque appliquée, en tout cas nullement hâtive. Et, dans sa conscience, voulant laisser un témoignage, une sorte de testament, pour le cas où il ne sortirait pas vivant de la tempête, il ajoute : « Je puis assurer que tout le monde a fait entièrement son devoir. » Entièrement, en effet, car ici le devoir comporte le don total de sa personne et de la vie.

« Cependant la nuit est venue et le bataillon n'a pas reculé. Bien mieux, on l'a ravitaillé en munitions et on s'occupe de le relever. Le 10 au matin, le capitaine **DE SURIAN**, pour se dégager et se donner de l'air, ordonne d'attaquer, et c'est à l'ennemi de reculer. Il a cette joie d'avoir maintenu sa ligne, quand il est blessé gravement à son poste, à cinq mètres des Allemands. Ses hommes l'enlevèrent sous le feu pour le mettre en sûreté. »

Le commandement du bataillon passa alors au lieutenant **DELAWARDE**, promu capitaine le matin même. Il arrivait aux premières lignes le soir du 10 avril. Sa compagnie, la 1re était restée en réserve, durant la journée. Il groupe les survivants des compagnies, réorganise le commandement et prépare la contre-attaque, qui s'effectuera le lendemain matin, après l'arrivée de renforts. A l'aube du 11 avril, le capitaine **DELAWARDE**, ayant à ses côtés le sous-lieutenant **LAMOURET** s'élance à la tête de ses chasseurs dans la direction de l'ennemi. Les deux officiers ne font que quelques pas et tombent tous deux mortellement frappés. A ces deux noms il convient d'ajouter celui du lieutenant **DE CARNÉ**, commandant la 2e compagnie ; il fit le coup de feu et combattit à, la grenade, en bel officier de chasseurs, qui doit toujours être le premier chasseur de sa compagnie.

Ceux qui avaient échappé à ces sanglantes journées du Mort-Homme furent ramenés en arrière, près de Bar-le-Duc. Les renforts arrivèrent et, trois semaines après, le bataillon était reformé.

Par décret en date du 12 avril, le capitaine **Michel DE GRILLEAU**, commandant le groupe cycliste de la 2e division de cavalerie, était promu au grade de chef de bataillon et recevait le commandement du 8e bataillon de chasseurs à pied. Ce fut à ce nouveau chef que fut adressée, le 19 avril, une lettre du colonel commandant la brigade et qui perpétuera mieux que toute citation, la belle conduite du 8e devant Verdun.

Dans cette lettre, le colonel transmettait toute la satisfaction du général commandant l'armée pour la brillante conduite du 8e pendant les journées du 9 au 12 avril, et il terminait par ces lignes :

« Je vous prie, mon cher commandant, de le dire à votre beau bataillon, au glorieux passé : une fois de plus, par la ténacité héroïque de sa résistance, il a amplement contribué à briser les attaques allemandes. Les héros de Sidi-Brahim peuvent être fiers de leurs descendants, qui n'ont rien à leur envier. »

Pour la troisième fois, le Se reprend la direction, de Verdun, le 7 mai. Il occupe le secteur du bois des Caurettes, au nord-ouest de Cumières, à droite du Mort-Homme, jusqu'au 18 mai. Aucun événement important ne signala ce dernier séjour sur les bords de la Meuse, si l'on en excepte toutefois la canonnade d'une violence inouïe, qui termina le séjour du bataillon dans ce secteur. Sur un espace très restreint, des officiers observateurs estimèrent qu'il était tombé près de 5.000 obus en quelques heures.

Le 2 juin 1916, après un long voyage en chemin de fer, le 8e arrivait, à 2 heures de la nuit, musique en tête, à Charmes-la-Côte. C'est dans ce délicieux village, à neuf kilomètres de Toul, que les chasseurs vont se reposer, durant quelques jours, au milieu d'une population sympathique et empressée. C'est dans ce cher pays lorrain qu'ils ont célébré, avec un enthousiasme dont les témoins se souviendront longtemps, la fête de la grande Lorraine, de la libératrice de la France, de Jeanne d'Arc, patronne et modèle du patriotisme le plus sacré.

VIII

La bataille de Picardie. - Prise de Rancourt *(25 septembre 1916)*.

Attaque de Saillisel *(5 novembre)*.

Dans un journal espagnol, d'inspiration très bochophile, on pouvait lire à la date du 1er mai 1916, en tête d'un article sur la situation militaire, cette phrase que nous rapportons de mémoire : « Les Allemands continuent à avancer, d'un pas lent, mais sûr, dans la direction de Verdun. Encore quelques jours et la première place forte française tombera entre leurs mains. Or, chacun sait que, Verdun pris, c'est de nouveau la route sur Paris ouverte. » Non moins bochophile, mais plus sensé, un professeur de philosophie de nationalité suisse, que nous rencontrions, à Rome, en juin 1916, nous disait franchement. « Verdun ! les Allemands se sont trompés en croyant le prendre si facilement ! C'est une faute irréparable ! » Le Kronprinz n'a pas cueilli, comme il l'annonçait triomphalement, sa fleur préférée, la marguerite de Verdun, dans les jardins de la citadelle ; il pourrait cependant se consoler, en pensant qu'il a tellement usé les troupes françaises qu'elles ne Sauraient plus lui inspirer de sérieuses inquiétudes. Ce serait cruel de lui laisser de telles illusions. En collaboration avec la « méprisable petite armée britannique » les soldats français se chargent de l'en délivrer. Les chasseurs du 8e seront naturellement de la partie et une fois encore, ils donneront la preuve de leurs qualités guerrières. Du 11 juin au 22 août, le bataillon occupa le secteur relativement calme de ReilIon où cependant il eut à subir une attaque locale assez sérieuse qu'il repoussa sans broncher. Ce fut, durant ce demi-repos du 8e en Lorraine, que soudainement se répandit le bruit d'une grande offensive franco-anglaise dans la Somme. Les premières nouvelles sont très rassurantes, les premiers succès ouvrent la voie aux plus larges espoirs. L'artillerie des Alliés opère des prodiges. Les chasseurs applaudissent aussitôt aux succès de leurs frères d'armes. Beaucoup parmi eux appartiennent à ce pays que l'ennemi occupe depuis deux ans. Ils rêvent d'aller délivrer leur petite patrie.

Nombre de bataillons de chasseurs se sont déjà succédé dans ces plaines picardes. A quand le tour du 8e ?

Le 12 septembre 1916, le bataillon débarque à Formerie. Une semaine de repos à Moliens, dans l'Oise, et le voilà dirigé vers la ligne de feu. En cours de route, les chasseurs rencontrent de nombreux soldats anglais avec qui ils échangent des propos aimables, empreints de la plus loyale camaraderie. Ils se rendent compte de l'immense effort fourni par les Alliés, ils admirent au passage, ces nouvelles machines, ces bizarres tanks dont on commence à parler. Dans la nuit du 19 au 20 septembre, le bataillon traverse les champs de bataille des journées précédentes : Maricourt, Maurepas, Le Forest. Le 20 au matin, il occupe ses positions devant Rancourt qu'il aura mission d'attaquer, le 25. Il semble que les Boches sentent l'imminence d'un nouveau coup de bélier. Ils essaient de le parer par un violent bombardement d'obus de gros calibre et d'obus asphyxiants qui précède une très grosse attaque d'infanterie. Ce bombardement fait quelques victimes, mais n'ébranle la confiance a aucun chasseur. Le 25 septembre, heureux anniversaire de l'offensive de Champagne, le bataillon se trouve rassemblé, dès 3 heures du matin, dans la tranchée de départ. L'aumônier passe dans tous les rangs et absout les chasseurs qui se signent. La majestueuse simplicité de ce geste laisse entendre à tous que l'affaire va devenir sérieuse.

Le soleil se lève radieux et inonde de ses rayons la campagne qui ne semble pas trop dévastée par la mitraille. En avant, à gauche, Rancourt est assis dans un nid de verdure, à droite on voit la route de Béthune et l'on distingue nettement les ruines de Bouchavesnes. Dans le fond, à flanc de coteau, les premiers arbres du bois Saint-Pierre-Vaast ferment l'horizon. Notre artillerie donne sans arrêt. Les chasseurs attendent en devisant et boivent un dernier quart de vin. Le sérieux profond, précurseur des heures graves, qui est empreint sur leurs visages et rend leurs yeux rêveurs, est, cent fois, chassé par les vives saillies d'un camarade boute-en-train. Midi trente-cinq ! C'est l'heure de partir. La haute silhouette du commandant **DE GRILLEAU** apparaît soudain au-dessus du parapet. Sans un mot, il agite par deux fois sa grosse canne et s'avance d'un pas assuré, tranquille, calme. A droite et à gauche, à quelques mètres les uns des autres, les commandants de compagnie imitent les gestes du chef. Les chasseurs suivent par files parallèles. Le tir de barrage que l'on redoutait arrive trop tard et est très mal réglé. Le bataillon va de l'avant, il franchit un long glacis de 800 ou 900 cents mètres, incline à gauche et, sans perdre un seul homme, arrive à l'entrée du village. Tout à coup, f d'une tranchée presque invisible, qui serpente le long d'un petit chemin creux, les mitrailleuses ennemies font entendre leur bref crépitement. On est obligé de manoeuvrer et l'on tâche de tourner l'obstacle. A l'ouest, le capitaine **L'HUILLIER**, d'un mouvement habile, aborde Rancourt et installe solidement sa compagnie dans les vergers. Une attaque de nuit sur la tranchée recéleuse de mitrailleuses boches échoue sur des fils de fer tendus au ras du sol. L'obstacle ne diminue pas le courage des chasseurs, mais ancre plus profondément dans leur âme la volonté de vaincre.

Le 26, vers 16 heures, une nouvelle poussée à la grenade est menée avec un entrain splendide. Un groupe de trois chasseurs s'empare de quatre mitrailleuses boches et fait une cinquantaine de prisonniers dont deux officiers. A la faveur des ténèbres, les autres éléments du bataillon progressent. A la tombée de la nuit, la route de Béthune est dépassée, le village complètement occupé. Au petit jour, les reconnaissances atteignent les lisières du bois Saint-Pierre-Vaast. Le bois est formidablement organisé, puissamment défendu de toutes parts par d'épais réseaux de fil de fer et des flanquements de mitrailleuses. Le morceau est d'importance. Les chasseurs y mordent avec obstination durant trois jours, les 27, 28 et 29 septembre, et, lorsque dans la nuit du 29 au 30 le bataillon est relevé, ils ont le droit d'être fiers de l'ouvrage accompli. Tous les objectifs fixés ont été atteints, le terrain conquis a été intégralement conservé et solidement organisé. Le 8e se retire sensiblement diminué dans son effectif, grandi dans son honneur, dans sa juste fierté et dans son légitime orgueil.

Le 8e va de nouveau panser ses blessures à l'arrière. L'arrivée de renforts, de nombreux exercices d'entraînement suffisent à remettre le bataillon sur son pied de guerre. Un mois après la prise de Rancourt, il est prêt à recommencer. Il part et, dans la nuit du 26 au 27 octobre, il arrive à Sailly-Saillisel. La relève a été très dure, et elle a rappelé par plus d'un endroit celle de Douaumont. Le bombardement ennemi est beaucoup plus dense qu'au mois de septembre. Il est évident que les Boches opposent une résistance de plus en plus âpre. Le temps n'est plus aussi beau. Une pluie fine, persistante, ne cesse de tomber et gêne les opérations. Dans les ruines du village et autour ce n'est qu'un immense étang de boue. Il n'y a pas de tranchées, pas d'abris. On s'installe tant bien que mal dans le fond de quelques caves branlantes ou dans des trous d'obus à moitié remplis d'eau. Cependant le marmitage ennemi continue. Des chasseurs sont atteints, d'aucuns sont enterrés, d'autres violemment commotionnés. Le 31 octobre, un bombardement d'une extrême violence commence vers 11h 30 doit durer, avec la même intensité, la même rage, jusqu'au lendemain matin à 4 heures. Toute communication entre le village, où se tient le poste du commandant, et la première ligne est extrêmement difficile, presque impossible. Les agents de liaison seuls s'y risquent et certains d'entre eux mettent deux heures pour parcourir cent mètres. Autour d'une cave où était installé le poste de secours on ne compta pas moins de 3.000 obus tombés pendant les dix-sept heures que dura cet épouvantable ouragan. Trois mille fois, les fondations furent ébranlées et ceux qui étaient entassés dans cette misérable cave se demandèrent à chaque fois s'ils n'allaient pas être tous ensevelis vivants. Dans la soirée, un obus tomba si près qu'un large soupirail, mal obstrué, en fut débouché tout à coup. Aussitôt la terre pénètre abondante dans cet antre souterrain et menace de submerger tous ses habitants. Un semblant d'accalmie se produit, à la tombée du jour, le personnel sanitaire se met à l'oeuvre pour dégager son abri bouleversé. Il l'aménage à nouveau avec des moyens de fortune et il reprend son travail de dévouement et de charité, ignoré quelquefois, mais combien apprécié de tous ceux qui ont reçu ses soins et bénéficié de son zèle.

Le 1er novembre au matin, la situation paraît grave. Visiblement les Boches préparent quelque chose. En effet, à 5h30, ils sortent de leurs trous et s'avancent, sans enthousiasme d'ailleurs, vers nos lignes. Ils sont reçus comme ils le méritent par les chasseurs. Ces derniers tiennent solidement les lignes françaises, qui ne sont entamées sur aucun point, et plusieurs d'entre eux ont la bonne fortune de cueillir quelques « kamarades ». Le 5 novembre, c'est à nous d'attaquer; à ll h30, le 8e bondit en avant. Les chasseurs arrivent à la crête, à quelques mètres de la tranchée boche : ils ne peuvent espérer franchir les feux croisés des mitrailleuses qui la défendent, mais, si l'avance n'est pas importante, du moins ils conserveront le terrain conquis et faciliteront ainsi la tâche de ceux qui viendront après eux. Tandis que les mitrailleuses ennemies ne cessent d'aboyer, les chasseurs se couchent et travaillent dissimulés dans les trous d'obus. Le soir, le terrain est organisé, les liaisons assurées. La relève peut avoir lieu. Elle a lieu, en effet, dans la nuit du 5 au 6 novembre. Le sous-lieutenant **LEGRAND** ramène alors un officier boche et six soldats allemands prisonniers. Il a fait cette belle capture dans un trou d'obus où il a bondi tout seul et tenu en respect, durant quatre heures, ces sept apôtres de la « Kultur ». Le 8e se rassemble au ravin de Maurepas. Des chasseurs étonnés de se retrouver après de si terribles journées, s'embrassent amicalement; on se met avidement à la recherche des « copains », on fait un éloge ému de ceux qui ne sont plus là, on rentre les larmes qui jaillissent spontanément en parlant de ceux qui sont tombés. Le bataillon se met en marche ; à quelques kilomètres, il rencontre une longue file d'autos. Les chasseurs sautent dans les voitures, qui les emmènent à grande allure vers les régions où ne parvient plus le bruit du canon, où les maisons sont debout, où les arbres ont encore des feuilles, où les champs sont ensemencés, où la vie de la nation pour laquelle on se bat là-bas et l'on meurt, s'épanouit dans toute sa richesse, dans toute son abondance, dans sa splendeur totale. Le 7 novembre, à 9 heures du soir, les chasseurs défilaient, au son de leur fanfare, devant leur commandant, sur la route d'un hameau de Normandie. C'est le calme après la tempête. L'année s'achève pour le bataillon dans la région où il avait combattu le 25

septembre 1915. Le 1er janvier 1917, les chasseurs du bataillon accompagnent le commandant qui va saluer les tombes des camarades du 8e tombés à l'offensive de Champagne et qui reposent tout près de là. Au nom de tous les chasseurs du bataillon, il jure de les venger.

IX

La fourragère aux couleurs de la croix de guerre.

L'offensive de l'Aisne. - *Berry-au-Bac (16 avril-8 mai).*

L'offensive de la Somme n'avait pas apporté le résultat final. Après son échec de Verdun, le Boche avait tenu le coup sur la Somme. Après l'offensive victorieuse de **BROUSSILOF**, il avait rétabli la situation par sa campagne en Roumanie. Un instant découragé, il s'est bientôt ressaisi. Les retranchements sont devenus formidables. L'année 1917 s'annonce comme une année d'épreuves. Malgré tout, le 8e restera toujours égal à lui-même. Son moral ne baissera pas, et lorsqu'on fera appel à la bonne volonté de ses chasseurs, tous sauront répondre avec une nouvelle énergie et un nouvel entrain.

Le 29 janvier, le général **DEVILLE**, commandant la 42e division, porte à la connaissance des corps et services de la division la citation à l'ordre de l'armée dont elle vient d'être l'objet :

« Division d'élite qui a pris la part la plus glorieuse à toutes les opérations les plus importantes de cette campagne : la Marne, l'Yser, l'Argonne, la Champagne, Verdun. Sous la direction énergique du général DEVILLE, vient de donner en septembre 1916 des nouvelles preuves de son esprit d'offensive et de ses brillantes qualités manoeuvrières sur la Somme, en enlevant des positions fortement organisées et âprement défendues.

« Les 8e et 16e B. C. P., les 94e , 151e et 162e R. I., se sont ainsi acquis des nouveaux titres de gloire. »

Trois jours après, un nouvel ordre du jour signé du général **NIVELLE** était adressé au 8e et au 16e B. C. P., leur donnant droit au port de la fourragère pour avoir été cités deux fois à l'ordre de l'armée pour leur brillante conduite devant l'ennemi.

L'année 1917 avait commencé pour le bataillon par des travaux à l'arrière du front au nord de Mourmelon-le- Petit; au bout de quelques jours, il monte en ligne dans le secteur de Saint-Hilaire où il séjourne une quinzaine sans événement important. Le 21 janvier, la relève a lieu et le bataillon arrive le lendemain au cantonnement d'Avize pour en repartir vingt-quatre heures après pour les baraquements de Sarcy, à proximité du camp d'instruction de Ville-en-Tardenois, où il célèbre, le 11 février, la fête de la Fourragère. Une période de nombreux et pénibles travaux s'ouvre dès lors pour préparer la grande offensive projetée sur l'Aisne.

Le 13 février, le peloton des sapeurs se rend dans le secteur de Berry-au-Bac. Les autres compagnies du bataillon se dispersent de tous côtés pour travailler à l'entretien des routes, à l'aménagement de terrains d'aviation.

L'instant décisif approche ; à la fin de mars le bataillon est renvoyé dans la région d'Épernay pour exécuter quelques manoeuvres préparatoires à l'attaque.

Le 8 avril, le bataillon quitte Nanteuil, en direction de Berry-au-Bac. Le 11 il bivouaque à la cote 180, au milieu des batteries lourdes qui bombardent les tranchées boches, et dans la nuit du 14 au 15 il s'achemine vers ses parallèles de départ. Le passage de Moscou violemment bombardé, la traversée de l'Aisne par le pont de pierre que le Boche n'a pas réussi à démolir et

les passerelles du génie sous un feu puissant, se font sans incident. Les grades conduisent alors les compagnies à travers les ruines de Berry-au-Bac, puis à travers un dédale de boyaux et de parallèles vers les emplacements où elles devront attendre pendant vingt-quatre heures l'instant de l'assaut.

Dans la nuit du 15 au 16, les unités du bataillon ont pris leur place de départ. Encadré à droite par le 94e qui s'étendait jusqu'à l'Aisne, à gauche par le 332e , le bataillon était réparti en trois échelons qui correspondaient aux trois lignes des bataillons des corps voisins. Le 1er échelon avait pour mission d'enlever toutes les organisations ennemies de première et deuxième positions (camp de César) et de s'arrêter devant la troisième position. Le 2e échelon devait enlever cette position, la voie ferrée au nord-ouest de Guignicourt, le vieux moulin au nord de cette voie puis converser à droite et atteindre Menneville et les passages de l'Aisne, aidé dans ce mouvement par le 3e échelon.

L'heure H est fixée à 6 heures. Quelques coups de sifflet et tout le bataillon sortant des tranchées se porte en avant. Le 1er échelon, emporté par son élan et peu guidé par un barrage roulant de faible densité et très lent, fait irruption dans les positions ennemies en même temps que les derniers obus de notre artillerie lourde. Les défenseurs sont surpris et ne peuvent offrir une résistance sérieuse. Beaucoup se cachent dans de profonds abris et certains doivent se rendre pieds nus et vêtus seulement de caleçons. Les mitrailleuses dissimulées en plein champ sous des claies ont à peine le temps de tirer, d'autres aux aguets à l'entrée des boyaux sont également prises a l'improviste et aussitôt réduites au silence. En peu de temps, la tranchée des Huns est enlevée et le bataillon s'empare de la très forte position du camp de César. ,

Dès le début de l'attaque, un violent tir de barrage s'est déclenché sur nos lignes et s il n'a pu briser l'élan des chasseurs, il a malheureusement causé des vides assez sérieux. Parmi les victimes, un hommage particulier doit être rendu au capitaine **LECLERC**, commandant la 2e compagnie, que tous aimaient et admiraient.

A 9h 30, le bataillon s'efforce de continuer sa progression dans la direction de la voie ferrée. La progression, lente d'abord, est bientôt enrayée par l'arrêt des divisions voisines qui n'ont guère dépassé leurs positions de départ. Le 8e , qui ne saurait, sans danger grave, accentuer la pointe qu'il forme, en est réduit a l'organisation défensive de son nouveau secteur. Tout espoir n'est cependant pas abandonné, des tanks sont annoncés, on les attend avec impatience et l'on compte sur eux pour réduire la résistance de l'ennemi qui s'affirme de plus en plus opiniâtre.

Les chars d'assaut, une vingtaine en tout, arrivent vers midi. Hélas! l'essai ne devait pas être heureux. Très gênés dans leur marche par un terrain bouleversé, occupé de tranchées profondes, battus à courte distance par l'artillerie ennemie, les tanks sont réduits à l'impuissance avant d'avoir pu faire oeuvre utile.

Au soir du 16 avril, les chasseurs, légèrement déçus car ils espéraient une plus grande victoire, mais nullement découragés, se mettent aussitôt en devoir d'organiser le secteur, en prévision d'une réaction boche qui se laisse déjà soupçonner.

Le 18 avril, nos observateurs découvrent un important mouvement de troupes ennemies et tous les signes précurseurs d'une violente contre-attaque. Vers 17 heures, les Boches sortent de leurs tranchées après un copieux et long bombardement, mais immédiatement se déclenchent de puissants feux d'artillerie et d'infanterie qui sèment le désordre et la déroute dans les rangs ennemis, et c'est en vain qu'à plusieurs reprises l'ennemi cherche à entamer nos nouvelles lignes qui sont maintenues intégralement.

Les chasseurs du 8e tiennent ce secteur très dur pendant vingt et un jours, ils endurent la faim, la soif, le froid, les nuits sans sommeil; ils ne peuvent ni se laver ni changer de linge, ils

subissent les plus violents bombardements; ils tiennent quand même et le sentiment du devoir étouffe chez eux la révolte causée par la souffrance.

La relève arrive enfin dans la nuit du 7 au 8 mai. Après une marche pénible, le bataillon arrive au camp du bois Nivard près de Vaux-Varennes. La fatigue physique et morale est générale mais l'amélioration de l'ordinaire, les distributions de linge propre et d'effets neufs et l'arrivée des jeunes et crânes gars de la classe 1917, qui viennent prendre la place des camarades tombés, remettent rapidement en état le bataillon des braves.

Une citation à l'ordre de l'armée enregistrait de la façon suivante la part glorieuse que le 8e avait prise à l'offensive d'avril 1917 :

«Sous la conduite du commandant DE GRILLEAU, a le 16 avril enlevé de haute lutte plusieurs lignes de tranchées ennemies, fortement organisées et âprement défendues, fait 200 prisonniers, pris 8 mitrailleuses, plusieurs engins de tranchées et un important matériel, atteignant à l'heure prescrite tous les objectifs qui lui avaient été fixés.
« Le 18 avril, bien que réduit à 8 officiers et à 500 hommes, a résisté victorieusement à des contre-attaques ennemies précédées d'un violent bombardement et maintenu intégralement le terrain conquis en infligeant des pertes sérieuses à l'ennemi.

Après quelques jours passés dans les baraquements du bois Nivard, le bataillon s'achemine par étapes vers la région nord-ouest de Château-Thierry où il achève de se refaire.

Le 29 mai, le 8e repart par voie de terre et se rend par étapes au village de L'Huitre, en bordure du camp de Mailly où pendant quelque temps se déroulent exercices, manoeuvres et revues. Le 22 juin, le général **GOURAUD** visite la division. Le 27, le bataillon est embarqué en camions et arrive, le 28 à 3 heures du matin, à Belleray près de Verdun, aux maisons presque intactes mais vides d'habitants, où il cantonne quelques jours.

X

Verdun *(29 et 26 août 1917).*

La fourragère aux couleurs de la médaille militaire.

A la fin de 1916, de brillantes contre-attaques avaient dégagé les abords immédiats de Verdun serré de près par les Allemands. Ce résultat n'était pas suffisant ; il fallait pour bien marquer leur échec en ce point les repousser de force jusqu'à leurs bases de départ, C'est ce que le commandement préparait en ce moment, ce à quoi devait encore contribuer le 8e après avoir si bien contribué à enrayer l'offensive allemande en 1916.

Le 11 juillet 1917, le bataillon, dans le secteur des Chambrettes, exécute des travaux préparatoires à l'attaque, puis descend pendant quelques jours prendre du repus à Neuville-sur-Orne près de Bar-le-Duc.

Une partie du bataillon est transportée par camions, le 14 août, et débarque à Verdun, tandis que le reste du bataillon, par suite d'un décalage du jour J, reste deux jours de plus au cantonnement de Neuville.

Dans la nuit du. 19 au 20 août 1917, le 8e bataillon s'installe dans le secteur d'attaque : le jour J est fixé au 20 août.

Le 20 août, le 8e bataillon doit attaquer à l'aile gauche de la 42e D. I. Il est encadré à droite par le 16e bataillon, à gauche par le 287e R. I. La mission est difficile : l'avance à réaliser est de 800 à 1.000 mètres dans un terrain coupé et raviné où l'ennemi a créé de nombreux abris et de fortes organisations défensives.

Néanmoins, dans la nuit du 19 au 20, les chasseurs attendent confiants l'heure fixée pour l'attaque; tous, jeunes des classes 1916 et 1917 et vieux briscards, sont animés d'une égale volonté de vaincre.

4h 45 !... C'est encore la demi-obscurité. Dans l'aube naissante la première vague s'élance derrière le barrage roulant; elle est constituée par les 2e et 5e compagnies et la 1re compagnie de mitrailleuses ; la deuxième vague, formée des 3e et 4e compagnies, la suit à, 150 mètres, la 1re compagnie reste disponible dans les tranchées de départ.

L'action est rapide, brutale. En moins d'une demi-heure, la tranchée de Judée, objectif final, est atteinte. Tout s'est déroulé comme à la manoeuvre. Ce n'est pas hélas ! sans pertes sensibles. Le commandant **DE GRILLEAU**, commandant le bataillon, était blessé. Dans le fond du ravin de Neuville, un certain nombre de mitrailleuses allemandes, qui ont résisté au bombardement, ont causé des vides sérieux dans les premières vagues : la 2e compagnie a particulièrement souffert, deux de ses officiers ont été tués. Mais les renforts ont tout balayé et leur progression irrésistible a entraîné la chute de tous les îlots de résistance en même temps que la capture de 8 mitrailleuses et de plus de 150 prisonniers.

Que d'actes d'héroïsme pendant ces trente minutes ! C'est l'adjudant **DUCORNET** qui, encerclé par plusieurs Allemands, en abat deux à bout portant, fait les autres prisonniers. C'est le sous-lieutenant **ANCELOT** qui se précipite seul sur une mitrailleuse en action et tombe criblé de balles. C'est le lieutenant **DU ROSTU**, ce jeune officier de cavalerie au coeur ardent, qui, blessé mortellement, n'a d'autres soucis dans les quelques minutes qui lui restent encore à vivre, que le sort de sa section et le succès de l'attaque.

Les objectifs atteints, il s'agit, sans perdre de temps, d'organiser le .terrain et de se cramponner à tout prix à la position conquise. Pendant six jours, du 20 au 25, sans répit, sans sommeil, les chasseurs manient alternativement la pelle et le fusil ; malgré la fatigue ils travaillent ardemment et toutes les contre-attaques ennemies viennent tour à tour se briser devant leurs fils de fer.

L'ordre est donné de reprendre l'attaque le 26 août au matin, en vue de porter nos lignes jusqu'au sud-est de Beaumont. La tâche est ardue, le terrain difficile. A 4h45, le 26, le jour commence à peine à poindre. Le bataillon a pris dans le ravin de Neuville son dispositif d'attaque en trois vagues. Dès que le signal d'attaque est donné le bataillon s'élance derrière le barrage roulant, mais les premières vagues ont à peine franchi la crête qu'elles sont reçues par un feu extrêmement violent de mitrailleuses et d'infanterie partant d'une tranchée à contre-pente. L'attaque est enrayée et les divers éléments des vagues d'assaut, très éprouvés, s'efforcent de se regrouper et se cramponnent au sol malgré un feu meurtrier.

A droite, les éléments voisins du 16e bataillon ont été plus heureux et ont pu gagner du terrain. A gauche, le 287e , très éprouvé dès sa sortie des positions de départ, n'a qu'à peine progressé. La situation est angoissante. Mais vite chez tous les énergies se réveillent. Le bataillon n'a qu'une idée, reprendre la marche en avant.

Sous la protection des éléments de première ligne, 2e , 3e et 4e compagnies cramponnées au sol, les unités se reforment, les liaisons s'établissent, puis vers 11 heures l'attaque est reprise par

les 1re et 5e et le groupe franc. Elle est menée vigoureusement, la droite en avant en liaison avec le 16e . Bientôt cette énergique manoeuvre fait sentir son action, les Allemands, surpris par la soudaineté de l'attaque, se rendent presque sans résistance. A l'est et à l'ouest, le mouvement se propage rapidement. La tranchée de Mésopotamie et le camp de Beaumont sont dès midi en la possession des chasseurs du 8e . A 13 heures, tous les objectifs sont atteints ; 400 prisonniers dont 17 officiers ont mis bas les armes.

Comme le 20 août, les actes de courage et de sang-froid ne se comptent pas ce jour-là. Dans l'exécution de l'attaque, le capitaine **MESNY** se distingue tout particulièrement. Le sous-lieutenant **CHADOURNE**, d'une rare intrépidité, alors que sa compagnie a atteint les objectifs assignés, n'écoute que sa fougue et fonce droit devant lui, avec une vingtaine de chasseurs, sur un petit ouvrage entouré de fils de fer, à 200 mètres de nos lignes. Quarante Allemands avec quatre mitrailleuses en forment la garnison. En un clin d'oeil le fortin est entouré et attaqué à la grenade. Les Allemands terrorisés se rendent et sont ramenés triomphalement dans nos lignes.

Ces deux actions valurent au bataillon la citation suivante à l'ordre de l'armée :

« Le 8e B. C. P., le 20 août 1917, sous les ordres du commandant DE GRILLEAU, blessé dans le courant de l'action, puis du capitaine adjudant-major GALMICHE, a enlevé dans un magnifique élan tous les objectifs qui lui avaient été assignés. Malgré un bombardement violent, des contre-attaques multiples, des difficultés de ravitaillement considérables, s'est installé sur le terrain conquis et le 26 août, s'est porté de nouveau à l'attaque sans tenir compte des pertes sérieuses qu'il avait subies.
«Cloué au sol à deux reprises différentes par des mitrailleuses, s'est reformé sous le feu, a manoeuvré les obstacles qui gênaient sa progression et grâce à sa ténacité et à son énergie est parvenu à atteindre ses objectifs où il s'est immédiatement organisé solidement. A pendant cette période fait environ 400 prisonniers dont 17 officiers, conquis 8 mitrailleuses, 1 canon de tranchée et un important matériel. »
Le 27 août, le bataillon est relevé et reste trois semaines à Laheycourt pour se refaire, puis il remonte en ligne dans une région renommée pour l'acharnement des combats qui s'y livrèrent en 1915 et devenu fort calme, le secteur des Éparges. De là on voit toute la plaine de Woëvre et l'on reconnaît tous les villages occupés par les Boches, on distingue parfois même à l'horizon Étain, la garnison du 8e en 1914.

Le 5 octobre, le bataillon descend au repos, on l'envoie dans la région au sud de Toul, d'où le 2 novembre il part s'installer dans le secteur du bois Le Prêtre. Tout l'hiver 1917-1918 va se passer dans l'occupation de ce secteur dont certains points sont devenus légendaires : la fontaine du Père Hilarion, la Croix des Carmes. Le temps passe relativement vite au milieu de tous ces souvenirs qui paraissent vieux déjà. Il semble étrange de penser que des luttes aussi acharnées se sont déroulées au milieu de ces beaux arbres dont beaucoup paraissent encore intacts. Mais on comprend mieux, à mesure que l'on s'approche des premières lignes, l'ardeur des combats qui s'y sont livrés. La forêt fait alors place à un terrain rasé, sillonné en tous sens de tranchées abandonnées et les troncs d'arbres jonchent le sol.

En novembre, le bataillon, ayant quatre citations à l'ordre de l'armée, reçoit la fourragère aux couleurs de la Médaille militaire.

La fin du séjour du bataillon au bois Le Prêtre fut marquée par un événement important : la garde du drapeau des chasseurs fut confiée au 8e , le 2 mars 1918. Une délégation va le recevoir des mains du général **DEBENEY**, au sud de la forêt de Puvenelle. La vue de ce drapeau unique, tout en lambeaux, soulève le coeur de chacun d'une émotion profonde. Des jours graves approchent, les nuages s'amoncellent, l'orage est près d'éclater, mais tous les chasseurs ont le

moral haut, le coeur ferme et sont prêts à. faire tout leur devoir à l'ombre de ce glorieux emblème.

XI

1918. - La Somme. - L'offensive de la victoire. - L'armistice.

Le 7 avril, le 8e bataillon est relevé du secteur du bois Le Prêtre et, après quelques jours de repos dans la région de Toul, il est embarqué en chemin de fer pour se rendre dans la Somme où l'offensive allemande a fait des progrès inquiétants. Toutefois, lorsque le bataillon débarque, le 24 avril, à La Chapelle-aux-Pots, l'avance boche est complètement enrayée et la division reste encore quelques jours à l'arrière avant d'être engagée. Ces quelques jours de répit sont mis à profit pour habituer la troupe a la tactique des nouveaux chars d'assaut Renault qui inspirent de suite beaucoup plus de confiance que ceux qu'on avait eu l'occasion de voir à l'oeuvre l'année précédente.

Dès le début de mai, le bataillon est en ligne devant Hangarden-Santerre, ayant reçu la mission glorieuse de défendre Amiens. La ville doit être sauvée à tout prix. Les chasseurs le savent, ils se souviennent qu'Amiens fut pendant trente-cinq ans la garnison du 8e ; pour ceux de la région c'est la capitale. Tous sont résolus a maintenir intacte la réputation du bataillon.

Les travaux sont inexistants ou à peine ébauchés, le secteur est vaste et le Boche s'agite vivement. Chacun s'attelle à la besogne avec une ardeur jamais démontée, on ignore le repos, c'est le travail continuel, agrémenté de violentes actions d'artillerie et de coups de main perpétuels.

Au bout de quelques semaines, l'organisation prend une allure solide, le Boche réagit de moins en moins ; notre ascendant moral s'affirme de plus en plus par de nombreux coups de main toujours réussis ; en plein jour même des chasseurs résolus fonçaient sur le Boche affolé et lui arrachaient des prisonniers. Le 14 juillet, un sous officier du bataillon accroche un drapeau français au sommet du moulin de Thennes, en avant de nos premières lignes.

Une grande attaque franco-anglaise est préparée dans le plus grand secret ; rien ne trahit nos projets. Le bataillon continue à tenir le secteur malgré la fatigue et les pertes sérieuses en blessés, malades et intoxiqués.

Le 4 août, au soir, le 1er échelon du bataillon prend les lignes en avant du bois de Moreuil. Dans la nuit du 6 au 7, le 2e échelon, qui était resté en arrière vient se placer en position d'attente dans le village de Thennes.

Obus explosifs, obus toxiques tombent dru comme grêle dans le village. L'artillerie française, muette depuis le 6, ne répond pas. Les pertes sont insignifiantes.

Le poste du commandant est installé à Pompée, d'où partent les derniers ordres réglant l'attaque qui doit se déclencher dans la nuit du 7 au 8 août, à, 4h 21.

Au commencement de la nuit, la mise en place du bataillon se fait sans pertes sous un ciel illuminé par l'incendie et les feux de l'artillerie allemande.

A 4h 21, l'artillerie française entre en scène avec une rage inimaginable et qui ne se ralentira pas jusqu'à la fin de l'attaque.

Le bataillon part d'un seul bloc et se porte à 500 mètres en avant en formation massée, dans le brouillard subitement levé et qui s'épaissit de minute en minute, à travers le tir de mitrailleuses

ennemies qui s'est aussitôt déclenché. Le brouillard rend difficile la découverte du point d'arrêt : « tranchée de Magdebourg», marquée seulement par une ligne irrégulière de trous.

Il en résulte pour quelques sections qui ont marché trop vite et sont aventurées dans le barrage roulant des pertes assez sensibles. La 3e compagnie déborde le bois par la zone du régiment voisin tandis que la 1re compagnie, soutenue par le tir de mitrailleuses échelonnées, s'engage résolument dans le bois.

Après un combat acharné de part et d'autre la 1re compagnie réussit à traverser le bois après en avoir réduit complètement la résistance. Deux pièces de 150 qui tiraient toujours sont prises par les deux compagnies de tête à la sortie du bois.

A 300 mètres environ de ce point, le bataillon fait un arrêt de une heure vingt-trois minutes qui permet de remettre les unités en ordre et de reprendre la marche en première ligne.

La 2e compagnie tient la droite, la 3e la gauche, la 1re vient derrière, chaque compagnie soutenue par un peloton de la 1re C. M., comme au départ.

Le moral de la troupe est excellent, la joie, l'enthousiasme se donnent libre cours et le départ en avant se fait sans un flottement à la remise en marche du barrage roulant.

Malheureusement, un violent tir régressif de 105, ajouté à quelques coups trop courts, gêne la progression et cause quelques pertes.

Le capitaine **ROY** est mortellement blessé en se portant sur la droite du bataillon pour réduire la résistance d'un petit bois qui semble se prolonger.

Le barrage est toutefois ponctuellement suivi jusqu'à 600 mètres du bois D qui se présente sur la droite du front de combat. Ce bois est défendu par de nombreuses mitrailleuses et en avant par des trous groupant chacun trois mitrailleuses, disséminés dans la plaine. Aucun couvert, aucun pli de terrain ne permettent la progression, l'ennemi fait du tir individuel sur les chasseurs d'un bout à l'autre, mais superbement menée grâce au mordant de chacun et à. sa volonté couchés et rampants.
Le capitaine adjudant-major **PÉGOUD**, qui s'est dépensé sans compter depuis le début de l'affaire en faisant preuve des plus remarquables qualités militaires, est tué d'une balle en plein front.

Quelques chasseurs mitrailleurs et tireurs de F. M. progressent encore avec une ardeur endiablée et livrant un duel victorieux dont font foi les cadavres trouvés.

L'apparition à, ce moment de tanks qui avaient été demandés facilite la chute de cette zone terriblement défendue. Le bataillon se porte alors à son objectif définitif où a lieu le dépassement de ligne par le 16 e B. C. P., en refoulant quelques éléments ennemis qui tiennent encore à Villers-aux-Erables. La fusée-drapeau, objectif atteint, est alors lancée ; il est 13 heures, le combat est terminé pour le bataillon qui reste en formation sur place pour parer à. un retour offensif possible.

L'attaque fut pénible de vaincre. Le bataillon a progressé le 8 août de plus de 9 kilomètres dans les lignes ennemies, fait 280 prisonniers, pris 4 canons de 150, 3 de 77, 22 mitrailleuses lourdes, 37 légères et un important matériel.

Le lendemain, le bataillon se porte en soutien de la 153e D. I., dans la direction d'Hangest, puis rejoint Villers-aux-Erables. Le 11 août, le général de division passe une revue des troupes sur le terrain de la lutte devant les trophées pris a l'ennemi et porte à leur connaissance les témoignages précieux formulés sur la division par le haut commandement, les voisins, les ennemis eux-mêmes.

Après quelques jours passés en réserve d'armée au bois des Vignettes, le bataillon est retiré et est bientôt embarqué pour remonter, après quelques jours de repos dans un secteur tranquille, en Lorraine, à Moivrons.

A la suite de la brillante offensive du 8 août, le bataillon a obtenu la nouvelle citation suivante : « Bataillon d'élite. Malgré un long séjour en secteur, a conservé, grâce aux efforts persévérants et à l'ascendant moral de son chef, le commandant **DE GRILLEAU**, ses belles qualités manoeuvrières et un brillant esprit offensif. A pris part le 8 août à une attaque brusquée, a atteint tous ses objectifs, enlevant de haute lutte les solides points d'appui où l'ennemi se cramponnait désespérément, progressant dans les positions ennemies de plus de 9 kilomètres, participant à, la prise de 2.035 prisonniers, dont 65 officiers, de 70 pièces d'artillerie de tous calibres, de plus de 200 mitrailleuses lourdes et légères et d'un matériel de guerre important. »

Le bataillon peut être fier de la part qu'il vient de prendre à la grande offensive de libération.

Après le dur secteur de la Somme et les émotions du 8 août, la tranquillité du secteur de Moivrons fait un contraste frappant. Le bataillon reste toutefois en éveil, bien organisé. Des détachements franchissent souvent la Seille sur de frêles passerelles pour découvrir le Boche inactif, défiant, impénétrable.

Brusquement le bataillon est relevé au début d'octobre et va passer trois jours à Nancy. Puis l'on part en camions pour la Champagne, voyage long et pénible. Quelques jours à Somme-Suippes pour attendre les équipages, puis c'est la montée lente vers les lignes. Le bataillon traverse la zone de formidables combats et l'on reste muet d'admiration devant le cran qu'il a fallu déployer pour venir à bout des organisations boches jugées inexpugnables : Souain, Perthes, Hurlus, Tahure…, un chaos! On cherche les villages, une pancarte seule indique leur emplacement. Sur les routes on trouve des entonnoirs où le bataillon logerait presque entier. Tant bien que mal, on passe la nuit dans d'anciens abris allemands, puis on arrive à Mont-Saint-Martin et Sugny, le Champ Bernard.

Là, quelques jours de préparatifs avant de monter le 31 octobre devant Vouziers pour participer à l'attaque générale qui doit avoir lieu le lendemain.

Vouziers brûle ; d'innombrables obus toxiques à ypérite tombent sur la ville ; il faut passer quand même. L'Aisne est immense, le pont détruit, les passerelles repérées, tant pis ! La rivière débordée s'étend à porte de vue ; pendant 1 kilomètre on patauge dans 50 centimètres d'eau, qu'importe ! il faut passer, on passe. La ligne du tortillard émerge, mais elle est tellement piquetée par les trous de marmite qu'elle en est impraticable. Chacun de ses côtés est bordé de cadavres d'hommes et d'animaux. On arrive enfin, mais c'est pour grelotter toute la nuit derrière un talus de route.

A 5h 45, heure fixée pour l'attaque, il fait grand jour. L'artillerie française donne vigoureusement depuis vingt minutes. Le 16^{e} B. C. P. attaque, mais les mitrailleuses boches non détruites lui infligent de lourdes pertes et l'obligent à. s'arrêter. Le 8^{e} ne fait que quelques mètres et doit passer tout le reste de la journée tapi sur le sol, sous des tirs de barrage et les feux de mitrailleuses. Rien ne peut être tenté avant la nuit. On reprend alors l'échelonnement sur les positions de départ.

Le 2, au matin, le bataillon, réserve de division, est chargé de soutenir la progression du 332^{e} et doit ainsi se transporter à droite à, cheval sur la route de Vouziers à la Croix-aux-Bois, à, la hauteur de la Guinguette. L'attaque est également ce jour-là, bloquée par les mitrailleuses. Le 3, au matin, le bataillon se reporte sur la gauche pour soutenir la progression du 16^{e} et au besoin la reprendre à son compte. Les Boches ont lâché pied pendant la nuit, la progression se poursuit rapidement, on avance vers Quatre-Champs, puis Toges où on apprend que les Américains sont arrivés a Châtillon-sur-Bar, notre objectif définitif, où le bataillon va se reformer. Nos avions

avaient fait là du bon travail ; des hommes tués, des chevaux jonchent la route. Quelques voitures, des canons abandonnés un peu partout, montrent que la retraite du Boche a été précipitée.

Après quelques jours passés à refaire des routes et des ponts, le bataillon se retire le 6, et descend à, pied par Falaise, Somme-Suippes jusqu'à, Saint-Germain-la-Ville où, le 11 novembre, il apprend la signature de l'armistice. C'est la fin de l'épopée glorieuse. Le commandant fait jouer la *Marseillaise* pour la France victorieuse, la *Sidi-Brahim* pour les chasseurs qui, pendant ces quatre ans et demi, se sont couverts de gloire. On songe aux morts, à tous ces héros obscurs dont les dévouements accumulés ont permis cette apothéose, on pense a tous les amis disparus qui auraient été si fiers de voir se lever ce beau jour, et un sentiment de mélancolie vient se mêler à, la joie débordante. La paix n'est pas encore signée, mais déjà, le bataillon va jouir de la victoire. Par étapes il s'approche de la frontière de l'Est et, le 10 décembre, il franchit l'ancienne frontière à Manhoué. La traversée de la Lorraine laisse à, tous un souvenir inoubliable, puis c'est un bout d'Alsace et alors c'est la nouvelle frontière. Le bataillon cantonne à Blieskastel, puis s'installe pour un long temps à, Saint-Ingbert.

C'est là, que le bataillon reçut la suprême récompense, la fourragère aux couleurs du ruban de la Légion d'honneur.

Le 8e B. C. P. a sa grande page de gloire dans l'histoire, de la guerre. Fils de ses traditions, il les a toujours dépassées.

Chasseurs du 8e , pendant la guerre vous deviez vous montrer dignes de vos aînés du 8e de Sidi-Brahim. Ils ont dû frémir dans leur tombe à chacun des lauriers que vous avez cueillis. Quand on a un fanion paré comme le vôtre, on peut redresser fièrement la tête. Sachez vous souvenir. Sachez conserver cet esprit de corps qui suscite les exploits même parmi l'élite, pensez surtout aux morts, à. tous ceux qui par leur sacrifice ont permis à, la France d'être victorieuse. Ne laissez pas dilapider l'héritage qu'ils vous ont laissé. Le Boche qui se croyait invincible a été vaincu les armes à la main, il a été contraint à, capituler en rase campagne. Il cherchera sa revanche, il la cherche déjà. Ne pouvant plus lutter au grand jour, il emploie des moyens souterrains, il cherche à briser nos énergies, à démolir notre union. Chasseurs, votre tâche n'est pas finie, vous devez encore barrer la route à l'ennemi implacable. Qu'il vous trouve toujours unis pour lui faire face, dans la paix comme dans la guerre, le coeur haut et la mine altière. Regardez l'image radieuse de la France immortelle, c'est pour elle que nous avons souffert, pour qu'elle demeure, c'est elle que nous sommes toujours prêts à défendre jusqu'au dernier. Gare à qui la touche.

CITATIONS

OBTENUES PAR LE 8e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED

ORDRE DE L'ARMEE

Bataillon d'élite. Entouré et presque encerclé, a montré que ses officiers et chasseurs étaient dignes du numéro qu'ils portent et pouvaient être mis en parallèle avec ceux du 8e de Sidi-Brahim. (Ordre du 12 juillet 1915.)

ORDRE DE L'ARMÉE

42e division d'infanterie :

Division d'élite qui a pris la part la plus glorieuse à toutes les opérations les plus importantes de cette campagne : la Marne, l'Yser, l'Argonne, la Champagne, Verdun.
Sous la direction énergique du général DEVILLE, vient de donner (en septembre 1916), de nouvelles preuves de son esprit d'offensive et de ses brillantes qualités manoeuvrières sur la Somme en enlevant des positions fortement organisées et âprement défendues. Le 8e bataillon de chasseurs à pied et les… se sont ainsi acquis de nouveaux titres de gloire. (Ordre du 11 janvier 1917.)

ORDRE DE L'ARMÉE

Le 20 août 1917, sous les ordres du commandant DE GRILLEAU, blessé dans le courant de l'action, puis du capitaine adjudant-major GALMICHE, a enlevé, dans un magnifique élan, tous les objectifs qui lui étaient assignés. Malgré un bombardement violent, des contre-attaques multiples, des difficultés de ravitaillement considérables, s'est installé sur le terrain conquis et, le 26 août, s'est porté de nouveau à l'attaque, sans tenir compte des pertes sérieuses qu'il avait subies.
Cloué au sol à deux reprises différentes par des mitrailleuses, s'est reformé sous le feu, a manoeuvré les obstacles qui gênaient sa progression, et grâce à sa ténacité et à son énergie, est parvenu à atteindre ses objectifs, où il s'est immédiatement organisé très solidement.
A, pendant cette période, fait environ 400 prisonniers, dont 17 officiers, et conquis 8 mitrailleuses, 1 canon de tranchée et un important matériel. (Ordre du 20 septembre 1917.)

ORDRE DE L'ARMÉE

Sous la conduite du commandant DE GRILLEAU, a, le 16 avril 1917, enlevé de haute lutte plusieurs lignes de tranchées ennemies fortement organisées et âprement défendues, fait 200 prisonniers, pris 8 mitrailleuses, plusieurs engins de tranchées et un important matériel, atteignant à l'heure prescrite tous les objectifs qui lui avaient été fixés.
Le 18 avril, malgré des pertes sévères, a résisté victorieusement à des contre-attaques ennemies précédées d'un violent bombardement et maintenu intégralement le terrain conquis, en infligeant des pertes sérieuses à l'ennemi. (Ordre du 25 novembre 1917.)

ORDRE DE L'ARMÉE

Bataillon d'élite. Malgré un long séjour en secteur, a conservé, grâce aux efforts persévérants et à l'ascendant moral de son chef, le commandant DE GRILLEAU, ses belles qualités manoeuvrières et son brillant esprit offensif. A pris part, le 8 août 1918, à une attaque brusquée de la division, a atteint tous ses objectifs, enlevant de haute lutte les solides points d'appui où l'ennemi se cramponnait désespérément, progressant dans les positions ennemies de plus de 9 kilomètres, participant à la prise de 2.035 prisonniers, dont 65 officiers, 70 pièces d'artillerie de tous calibres, plus de 200 mitrailleuses lourdes et légères et d'un matériel de guerre important. (Ordre du 30 septembre. 1918.)

ORDRE DE L'ARMÉE

Superbe bataillon au glorieux passé. Du 12 au 31 mars 1916, sous le commandement du commandant LEMOINE, a brisé les assauts furieux de l'ennemi devant l'ouvrage de Thiaumont ; les 9 et 10 avril, au Mort-Homme, sous le commandement du commandant SAVORNIN, tué à la tête d'une contre-attaque, du capitaine DE SURIAN, blessé au cours de l'action, du capitaine DELAWARDE, tué à la tête d'une contre-attaque, du sous-lieutenant CLAVIER, qui revint seul officier avec quelques rares survivants, a tenu jusqu'au dernier chasseur sur le Mort-Homme, confié à sa garde, brisant par son héroïsme la volonté de vaincre de l'adversaire et lui imposant la sienne, celle de sauver la ville de Verdun, à laquelle ses morts font une garde d'honneur que l'ennemi ne put franchir. (Ordre du 12 décembre 1918.)

ORDRE DU CORPS D'ARMÉE

42e division d'infanterie (8e bataillon de chasseurs à pied et…)

Sous les ordres du général VERRAUX, la 42e division prend part de façon glorieuse aux combats de Pierrepont et de Nouillonpont en août 1914.
Quelques jours plus tard, sous le commandement du général GROSSETTI, prend aux Marais de Saint-Gond une part prépondérante à la victoire de la Marne. Transportée en Belgique, elle lutte pied à pied sur l'Yser, puis, sous les ordres du général DUCHÊNE, devant Ypres.
En janvier 1915, elle commence en Argonne un combat de tous les instants. Sous les ordres du général DEVILLE, elle s'illustre à Saint-Hubert, à Blanc-l'Oeil, à Bagatelle.
Les 25 septembre et 6 octobre 1915, au prix de lourdes pertes, elle progresse au saillant d'Auberive.
De mars à mai 1916, avec une énergie farouche, elle défend son ancienne garnison de Verdun, enrayant au Mort-Homme les deux formidables attaques des 8 avril et 21 mai.
Aussi tenace dans l'attaque que dans la défense, elle pénètre, en avril 1917, devant Berry-au-Bac, dans les organisations ennemies y faisant de nombreux prisonniers et capturant un matériel de guerre considérable; enlève le bois des Fosses en août 1917, prend, le 8 août 1918, une part décisive dans l'attaque de la Ire armée, s'emparant de villages, de prisonniers, de canons, de mitrailleuses, progressant d'un seul bond de 9 kilomètres de profondeur.
Enfin, le 1er novembre, sous les ordres du général DE BARESCUT, elle attaque à l'est de Vouziers, oblige, par son énergie, l'ennemi à engager contre elle ses dernières réserves et contribue pour une part très glorieuse à la libération de l'Argonne. (Ordre du 1er janvier 1919.)

ORDRE DU BATAILLON

Le peloton de sapeurs pionniers du bataillon, sous les ordres du lieutenant VINKLER : A fait un effort considérable pendant un mois dans le secteur d'attaque du 20 août 1917 pour aménager le terrain en vue de l'offensive.
S'était déjà dépensé sans compter lors de l'offensive de l'Aisne. A fait un effort plus intense encore au cours des dernières opérations pendant la période de préparation et pendant l'action en apportant jusqu'en première ligne, sous de violents bombardements, les munitions et le matériel nécessaire aux combattants. (Ordre du 29 août 1917.)

———————

SITUATION NOMINATIVE

DES

OFFICIERS MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

NOM ET PRÉNOMS	GRADE	DATE DU DÉCÈS	LIEU DU DÉCÈS
EDAN (Jean-Jules-Alph.)	S.-lieut.	22 août 1914	Beuveille.
RIVIÈRE (Louis-Henri-J.)	-	-	-
BÉCHET (Jules-Gabr.-Eug.)	Capit.	24 août 1914	Arrancy.
THIRY (Lucien-Max.)	-	-	-
BRIDAULT (Narcisse-A.)	Lieut.	-	-
JOBA (Jules-Franç.-Luc.)	Capitaine	17 sept. 1914	Ferme de Moscou (devant Moronvillers).
GODET (Jean-Fr.-Marc.)	Lieut.	24 oct. 1914	Pervyse (Belgique)
CLAVEL (Henri-Franç.)	Command.	9 nov. 1914	Westen (Belgique). Suites de bless. reçues à Het-Sas.
CONTAL (Victor-Joseph)	S-lieut.	14 nov. 1914	Hôp. Rosendael à Dunkerque. Suites de maladie contractée sur l'Yser.
MALIVOIR (Alex.-Adrien)	-	28 déc. 1914	Hôp. n° 15 de Poperinghe (Belgique). Suites d e bless. reçues à Bixchoote.
PESEUX (Louis-Fél.-J.-B)	-	2 janv. 1915	Fontaine-Madame.
SIMONIN (Eugène-Marie)	-	23janv. 1915	-
LOISEL (Henri-Louis)	-	7 avril 1915	Hôp. de Gravant, suites de bless. reç. en Argonne. -
FEIX (André-Louis)	-	30 mai 1915	Hôp. Chanzy à Ste-Menehould. Suite de blessures reçues en Argonne.
LAPOSTOLLE (Alb.-Henri)	-	22 juin 1915	La Harazée.
DESVIGNES DE SURIGNY (Louis-Marie-Pierre)	Capitaine	30 juin 1915	Bagatelle.
DEGOVE (Étienne-Marie)	Lieut.	-	-
DENIZOT (François-Stéph. Aug.-Martin)	S.-lieut.	-	-
ALÈS (Victor-Math.-M.)	-	30 juin 1915	-
COLONNA DE LECA (François-Antoine)	S-lieut.	1er juill. 1915	Hôp. Chanzy à Ste-Menehould. Suites de blessures reçues à Bagatelle.
BALAT (Maurice-Jean-Ch.)	Capitaine	25 sept. 1915	Auberive.
REGIBAUD (Louis)	S.-lieut.	26 sept. 1915	-

Ancestrami

HOUSSEAU (Paul-Eugène)	Lieut.	25 sept. 1915	-
ESCARY (Denis-Joseph)	S.-lieut.	-	-
DEBEC (Jules-Charles)	-	9 oct. 1915	Hôp. Dominique-Larrey Versailles. Suites blessures reçues à Auberive.
BODILLON (G.-J.-M.-H.)	-	21 mars 1916	Douaumont.
RENAUD (Eugène-Franç.)	Capitaine	23 mars 1916	Amb. 9/3. Suites bless. reç à Doaumont.
SAVORNIN (A.-M.-A.)	Command.	9 avril 1916	Mort-Homme.
CRUÈGHE (René-Bernard)	Lieut.	-	-
DELCROIX (Auguste)	-	-	-
FARRÉ (Sébas.-Jos.-L.)	S.-lieut.	-	-
THIBON (Remy-Fernand)	Capitaine	10 avril 1916	Amb. 6/6 Suites de blesse reçue au Mort-Homme.
DELAWARDE (Oscar-J.-A.)	-	11 avril 1916	Mort-Homme.
LAMOURET (Léon)	S.-lieut.	-	-
THALLER (Gust.-M.-J.-J.)	-	-	-
L'HÔTE (François)	-	17 avril 1916	Hôp. aux. N° 5, Orléans. Suites bless. reçues a Mort-Homme.
BOURGES (René-Alex.)	-	20 sept. 1916	Rancourt,
JOSS (Emmanuel)	Lieut.	21 sept. 1916	-
CACHOT (G.-A.-V.-G.)	S.-lieut.	-	-
HENNESY (James-Rich.-Bruno-Raymond). -	-	23 sept. 1916	Amb. de Cagny. Suites bless. reç. Rancout
STODOLKIEWIEZ (M.-J .-É.)	Capitaine	26 sept. 1916	Rancourt
LANTENOIS (Joseph-Eug.)	S.-lieut.	3 oct. 1916	Amb 13/11. Suites blés reçues a Rancourt.
RÉGEARD (François-L.)	-	5 nov. 1916	Sailly-Saillisel.
LECLERCQ (N.-J.-L.-J.)	Capitaine	16 avril 1917	Berry-au-Bac.
CLAVIER (Marcel-L.-R.)	Lieut.	-	-
CARPENTIER (Fernand)	Capitaine	26 avril 1917	Hôp. aux. N° 3, Par Suites bless. reçues Berry-au-Bac.
VERNEUIL (Alb.-Ém.-J.)	S.-lieut.	2 mai 1917	H O. E. Prouilly. Sui bless. reç. à Berry-au-Bac
VALLEREND (Alb.-Ed.-A.)	-	26 juill. 1917	Douaumont.
ANSELOT (Charles-Fr.-L.)	-	20 août 1917	Louvemont.
LEVESQUE DU ROSTU (J.B.-M.-G.)	Lieut.	20 août 1917	Louvemont.
TEULIÈRE (Éd.-G.-M.)	S.-lieut.	-	-
TISSERONT (Louis)	-	31 août 1917	Hôp. Petit-Monthairon Suites bless. reç. à Louvemont.

Ancestrami

ROGER (Alexandre-P.-F.).	S.-lieut.	5 sept. 1917	Amb. 9/2. Suites bless. reç. à Louvemont.
BERTHAULT (G.-L.-M.)	-	4 oct. 1917	Les Éparges.
HARDY (Louis-Auguste, Joseph)	Lieut.	6 nov. 1917	Hôp. de Chambéry. Suites malad. contr. aux arm.
MONNET (Jean-Ernest)	-	26 janv. 1918	Choisy-la-Victoire (Oise). Chute d'avion.
PEGOUD (Paul-Adrien)	Cap. a.-m.	8 août 1918	Villers-aux-Érables.
Roy (Émile-Jos.-A.)	Capitaine	24 août 1918	Hôp. bénév. 4 bis, Paris pf (VIIIe).Suites bless. reç. dev. Villers-a.-Érables.

DISPARUS PRÉSUMÉS DÉCÉDÉS

NOM ET PRÉNOMS	GRADE	DATE DE LA DISPARITON	LIEU DE LA DISPARITION
HENNO (Lucien-Jos.-Ém.)	S.-lieut.	18 juin 1915	Bagatelle.
DUBOIS (Paul-Émile)	Capitaine	30 juin 1915	-
LE ROUX (Marie-J.-A.-H.)	S.-lieut.	25 sept. 1915	Auberive.
EVRARD (Auguste- Franç.)	-	-	-
JACQUOT (Georges-Aug.)	-	-	-
DE MULLOT DE VILLE-NAUT (Alain-Gabr.-J.-)	Capitaine.	-	-

SITUATION NUMÉRIQUE DES SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET CHASSEURS TUÉS ET DISPARUS

	TUÉS	DISPARUS	TOTAL
Sous-officiers, caporaux et chasseurs	1.606	675	2.281

Ancestrami